

Marshall McLuhan

UNE PERSONNE DANS LE PUBLIC – If the medium is the message and it doesn't matter what we say on Tv, why are all we here tonight and why am I asking this question ? (rires dans le public)

MARSHALL MCLUHAN – I didn't say that it didn't matter what you asked on Tv, I said that the effect of Tv – the message – of Tv is quite independent of the program... That is, there is a huge technology involved in Tv, which surrounds you, physically... and the effect of that huge service environment on you, personally, is vast. The effect of the program is incidental.

Entretien télévisé ABC National, 1977

Le cinéma est un art de fantomachie, [...] C'est un art de laisser revenir les fantômes [...] Tout cela doit se traiter aujourd'hui, me semble-t-il, dans un échange entre l'art du cinéma, dans ce qu'il a de plus inouï, de plus inédit finalement, et quelque chose de la psychanalyse. Je crois que cinéma + psychanalyse = science du fantôme [...] Je crois que l'avenir est aux fantômes, que la technologie décuple le pouvoir des fantômes.

Jacques Derrida (cité in Benoît Peeters, Derrida, 2014)

« [...] la seule alternative est de comprendre tout ce qui se passe, puis de le neutraliser autant que possible, de fermer autant d'interrupteurs que possible et de les frustrer autant que possible. Je suis résolument opposé à toute innovation, à tout changement, mais je suis déterminé à comprendre ce qui se passe parce que je n'ai pas l'intention de me laisser écraser par le rouleau compresseur. Beaucoup de gens semblent penser que si vous parlez de quelque chose de récent, vous êtes pour. Dans mon cas, c'est exactement le contraire. Si je parle de quelque chose, c'est presque certainement que j'y suis résolument opposé et il me semble que la meilleure façon de m'y opposer est de le comprendre, ce qui me permet ensuite de fermer l'interrupteur.

Marshall McLuhan, cité in Stephanie McLuhan et David Staines (éds.), *Understanding Me: Lectures and Interviews*

Le communisme, c'est le pouvoir des soviets, plus l'électrification du pays [...]

Lénine, cité in Jean Bruhat, Lénine.

Né en 1911 dans une famille protestante de l'Alberta et élevé dans le Manitoba – il déclara plus tard que les caractéristiques de cette région sauvage du Canada constituaient un « contre-environnement » qui permettait à celui qui y avait grandi de mieux comprendre la vie urbaine que les citadins eux-mêmes -, Marshall McLuhan, à sa sortie du secondaire en 1930, entreprit, encouragé par une mère versée dans l'art oratoire, des études en littérature à l'Université du Manitoba, où il obtint une maîtrise en 1933.

L'année suivante, il s'inscrivit, en partie grâce à l'aide financière d'une de ses tantes, à l'Université de Cambridge, où, sous l'impulsion des professeurs et critiques littéraires I. A. Richards (1893-1979) (Practical Criticism, 1929 ; The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism, écrit en collaboration avec le philosophe, linguiste et écrivain C. K. Ogden) et F. R. Leavis (1895-1978), se développait le « New Criticism », dont les critères étaient moins les idées et le style d'une œuvre que les effets qu'elle produisait sur le lecteur. L'enseignement de Leavis, dont il partageait la nostalgie de la tradition orale et, plus généralement, des traditions populaires rurales alors en voie de disparition, ne fit que le convaincre encore davantage de la supériorité de l'oral sur l'écrit et le fit prendre conscience que l'analyse littéraire, telle que la préconisait la « nouvelle critique », pouvait être appliquée à la publicité, à l'expression journalistique et aux romans populaires et même à l'environnement. Quant à l'enseignement de Richards, il fit germer en lui l'idée qui devait devenir le fil conducteur de ses recherches, à savoir que la représentation du monde varie considérablement d'une personne à l'autre suivant le sens qui prédomine chez elles et que, de ce point de vue, il existe deux grands types humains : l'auditif et le visuel ; la vue, qui est commandée par l'hémisphère gauche, permet de prendre connaissance des objets extérieurs de manière logique, linéaire, quantitative, tandis que l'ouïe, qui a son siège dans l'hémisphère droit, est intuitive et synthétique.

En 1936, content d'être sorti de Cambridge, non seulement parce qu'il avait obtenu le diplôme qu'il briguait, mais aussi parce qu'il était enfin débarrassé des homosexuels et des marxistes qui y pullulaient (1), McLuhan trouva un poste de professeur adjoint au département d'anglais de l'Université du Wisconsin. L'année suivante, il se convertit à Chesterton et, par la même occasion, au catholicisme (2). Sa conversion lui permit d'obtenir un poste de professeur à l'Université catholique de Saint-Louis, où, tout en finissant la rédaction d'une thèse de doctorat sur le pamphlétaire anglais du XVI^e siècle Thomas Nashe, rédaction au cours de laquelle il se forma à d'histoire des idées au « Moyen-Âge » et à la «

Renaissance », il commença à écrire des articles. De retour au Canada en 1944, il s'établit définitivement au Saint Michael's College de l'Université de Toronto en 1946.

Il y devint le collègue du professeur d'économie politique Harold Innis (1894–1952), spécialisé dans l'étude du rôle des médias dans la formation et le développement des civilisations. La thèse centrale de ses écrits était que tout média comporte un « biais » (« bias »), « c'est-à-dire qu'il favorise l'émergence de certaines formes organisationnelles et décourage le développement d'autres. Le biais provenant de la médiatisation des communications [...] allait soit dans le sens de la conquête de l'espace ou concernait le temps. Des médias lourds, peu portatifs mais durables favorisent l'établissement des empires de la tradition, des régimes où le culte de l'ancêtre prédomine et le prêtre règne. Des médias légers, peut-être plus évanescents mais plus portables, favorisent la croissance des empires géographiquement étendus » (3). La stabilité d'une civilisation dépend de sa capacité à maintenir un équilibre entre ces deux grands types de médias (4). Dans la civilisation occidentale, les technologies électroniques, qui sont à l'origine des médias à biais spatial, étouffent les médias à biais temporel, dont fait partie, selon Innis, la parole. Dès le tout début des années 1950, il écrivait, au sujet de la presse d'imprimerie : « La communauté occidentale (est) atomisée par les effets destructeurs de l'application de l'industrie des machines à la communication » (5) ; « L'énorme pression exercée par la mécanisation, évidente dans l'industrie des quotidiens et des magazines, a conduit à la création de gigantesques monopoles médiatiques. Leurs positions figées impliquent une destruction continue, systématique et impitoyable des éléments de permanence essentiels à l'activité culturelle. L'accent mis sur le changement est aujourd'hui [avec l'avènement de la technologie moderne des communications,] le seul caractère permanent » (6). Le fait que Innis étudiait les effets des médias du point de vue de leur forme technologique davantage que du point de vue de leur contenu peut avoir été à l'origine de l'idée de McLuhan que « le médium est le message » et de la méthodologie correspondante. Ils « assument tous deux le rôle central de la technologie des communications ; ce qui les distingue, ce sont les principaux types d'effets qu'ils voient dériver de cette technologie. Alors qu'Innis considère que la technologie de la communication affecte principalement l'organisation sociale et la culture, McLuhan voit son effet principal dans l'organisation sensorielle et la pensée. McLuhan a beaucoup à dire sur la perception et la pensée, mais pas grand-chose sur les institutions ; Innis en dit beaucoup sur les institutions et peu sur la perception et la pensée » (7). Enfin, l'œuvre de Innis est profondément politique au sens militant, celle de McLuhan ne l'est pas.

Alors qu'il était encore étudiant en licence, McLuhan avait assisté à une conférence sur des phénomènes psychiques tels que la télékinésie et l'ectoplasme et en était sorti avec l'impression que ce genre de sujet pouvait exercer une fascination dangereuse sur une personne aussi imaginative que lui. Il se fit la promesse de s'en tenir désormais éloigné. Homme de parole envers les autres, il l'était moins envers lui-même. Au cours de l'année universitaire 1951-1952, il se pencha sur les rituels d'organisations comme la franc-maçonnerie et les Rose-Croix, pour découvrir, à sa grande consternation, qu'elles contrôlaient les arts et les sciences (8). L'année suivante, il en fit part à Ezra Pound, avec qui il avait entamé cinq ans plus

tôt une correspondance qui dura jusqu'en 1957 (9) : « J'ai passé l'année dernière à étudier méticuleusement les rituels des sociétés secrètes. Comme je vous l'ai déjà dit, le fait d'avoir découvert que les arts et les sciences sont entre les mains de ces sociétés m'a donné des envies de meurtre. Je ne suis pas plus heureux de savoir que Joyce, Lewis, Eliot et vous-même vous êtes appuyés sur ces rituels dans votre activité artistique (10). » Il se persuada que les problèmes qu'il avait à être publié résultaient de ce qu'il avait exprimé dans certaines publications des vues contraires aux intérêts des sociétés secrètes et que l'opposition qu'il rencontrait chez ses collègues venait de ce qu'ils appartenaient à des sociétés secrètes – en fait, McLuhan lui-même était membre d'un cercle plus ou moins secret (11). La franc-maçonnerie et les organisations du même genre étaient caractérisées, selon lui, par la pratique d'un rituel et d'une liturgie visant à mettre leurs adhérents directement en communication avec des forces spirituelles occultes, en lesquelles consistait, à leurs yeux, toute réalité. Il était convaincu que des messes noires étaient célébrées tout autour de lui et que les petites annonces qui paraissaient dans les journaux de Toronto étaient des messages codés indiquant aux personnes concernées la date, l'heure et le lieu de leur tenue. Il assura à l'une des filles de l'un de ses proches – il ne parlait de tels sujets qu'à des intimes – que la Guerre de Sécession avait été en réalité une lutte entre la branche sudiste et la branche nordiste de la franc-maçonnerie et imputait à la franc-maçonnerie l'échec du projet qu'il avait eu au début des années 1950 d'ouvrir une école catholique privée (12).

Les cours que McLuhan donnait à l'Université de Toronto consistaient dans l'analyse de pages de journaux, d'annonces publicitaires, d'extraits de bandes dessinées en diapositives. Il en tira deux livres, *The Mechanical Bride: The Folklore of Industrial Man* (1951 ; traduction française : *La mariée mécanique, Folklore de l'homme industriel*, Ère, Alfortville, 2012) et *Culture is our Business* (1970). Le premier examine la publicité telle qu'elle se présentait avant l'avènement de la télévision ; le second, après l'introduction de la télévision et, plus précisément, de la télévision couleur. Les deux contiennent une cinquantaine de reproductions de publicités publiées dans les journaux et les magazines de l'époque, mais il n'est que dans *La Mariée mécanique* qu'elles sont accompagnées d'un court essai, dans lequel l'analyse de leurs images, de leurs textes et de leur mise en page du point de vue esthétique est prolongée par une tentative de déchiffrement de leur « signification intelligible » (13) au moyen d'une approche interdisciplinaire (les points de vue adoptés sont ceux de la littérature, de l'histoire de l'art, de l'anthropologie et de la psychologie sociale). Il s'agissait pour McLuhan d'attirer l'attention du lecteur sur les effets qu'espèrent des publicités les sociétés pour lesquelles elles sont créées, mais aussi de le faire réfléchir à l'impact qu'a la publicité en général sur l'ensemble de la société qu'elle vise et de lui fournir les moyens de résister à l'action psychologique qu'elle cherche à exercer sur lui. L'industrie du spectacle et de la publicité est aussi une stratégie, élaborée par des personnes qui sont tout sauf des amuseurs. « Notre époque, souligne-t-il dans la préface, est la première où des milliers d'esprits parmi les mieux formés travaillent à plein temps à entrer dans l'esprit collectif » (14).

McLuhan se faisait ainsi l'écho d'une des rarissimes réflexions judicieuses qu'ait jamais fait connaître le peintre, écrivain et critique d'origine canadienne Wyndham Lewis (1882–1957), qu'il avait lu et envers

qui, dans sa correspondance, il reconnut sa dette (15). Ces réflexions concernent les rôles respectifs de l'artiste et du scientifique dans « le laboratoire du nouvel homme ahistorique » que constituaient à ses yeux les Etats-Unis. « [...] La technologie moderne, écrit-il dans *Shenandoah*, est elle-même essentiellement un produit de l'art. Elle est explicitement la rivale de l'artiste primitif. Car, depuis Newton et Kant, la science et la philosophie se caractérisent avant tout par le fait qu'elles cherchent à contrôler le monde plutôt qu'à le comprendre. Nous pouvons, disent-ils, contrôler par des formules magiques ce qui échappe nécessairement à notre entendement ou à notre compréhension. L'artiste a toujours été un magicien dans ce sens. Mais l'artiste civilisé s'est distingué de l'artiste primitif en cherchant à arrêter le flux de l'existence pour unir l'esprit à ce qui est permanent dans l'existence. Alors que l'artiste moderne a utilisé son intelligence dynamique ou créative pour transformer la matière et l'expérience en un modèle capable de fixer l'esprit sur un aspect particulier de l'existence, le scientifique moderne a cherché à réunir les fonctions des magiciens primitifs et des magiciens civilisés. Il a développé des formules pour contrôler le monde matériel et les a ensuite appliquées au contrôle de l'esprit humain. Il envahit l'esprit humain et la société avec ses informations structurées. C'est là la marque distinctive des nouveaux 'médias de masse' » (16).

« L'objectif, continue McLuhan au sujet de ces « milliers d'esprits parmi les mieux formés (qui) travaillent à plein temps à entrer dans l'esprit collectif », « est aujourd'hui d'y entrer pour le manipuler, l'exploiter, le contrôler. Il s'agit de produire de la chaleur, non de la lumière. L'effet de nombreuses annonces publicitaires et de la plupart des programmes de divertissement est de maintenir chacun dans l'état d'impuissance engendré par un rut mental permanent » (17). Le fait que « le sexe, aujourd'hui, a [...] imprégné la sphère psychique, en y produisant une gravitation insistante et constante autour de la femme et de l'amour », J. Evola l'attribuait également en grande partie aux médias : « Les types féminins les plus fascinants et les plus excitants ne sont plus connus, comme ils l'étaient auparavant, dans les zones restreintes des pays où ils vivent. Les actrices, les 'stars', les misses, sélectionnées avec soin et mises en valeur de toutes les manières possibles, deviennent, à travers le cinéma, les magazines, la télévision, les tabloïds, les foyers d'un érotisme dont le champ d'action est international et intercontinental, de la même façon que leur zone d'influence est collective, n'épargnant pas les couches sociales qui, dans le passé, ne connaissaient qu'une sexualité normale et anodine » (18). Mais McLuhan met le doigt sur un autre aspect de la cérébralité qui caractérise la pandémie sexuelle actuelle : « Les publicités, écrit-il, n'expriment pas seulement [une] étrange dissociation du sexe non seulement de la personne humaine, mais aussi de l'unité du corps, elles l'encouragent » (19). Dans le premier essai de *La Mariée mécanique*, il prend comme exemple une publicité montrant les jambes dans des bas en nylon d'une femme debout sur un piédestal, pour expliquer que l'une des caractéristiques de la publicité est de traiter les différentes parties du corps féminin séparément : non seulement de manière séparée, mais comme si elles étaient chacune des objets et, en dernière analyse, des machines : « Dans l'esprit de la jeune fille moderne, les jambes, comme le buste, sont des prises de courant qu'elle a appris à adapter, mais en tant que partie intégrante de la trousse de réussite plutôt que de façon érotique ou sensuelle. Elle roule des hanches avec une énergie et une assurance masculines. Elle sait qu' »une fille aux longues jambes peut aller loin'. En tant que telles, ses jambes ne sont pas intimement associées à ses goûts ou à

sa personnalité unique, mais ne sont que des objets d'exposition comme le pare-chocs d'une voiture. Ce sont des leviers de commande pour gérer le public masculin par la promesse alléchante d'un rendez-vous » (20) ; « La pose cassante et gênée du mannequin suggère des activités d'affichage concurrentiel plutôt que la sensualité spontanée. Et la jeune fille bien mise marche et se comporte comme un être qui se voit comme un objet lustré plutôt que comme une personne consciente d'elle-même. 'Vous avez déjà vu un rêve marcher ?' demande une publicité glamour. La bombe d'Hiroshima a été nommée 'Gilda' en l'honneur de Rita Hayworth » (21). La publicité, une extension de la femme ?

McLuhan présente ensuite quelques réflexions incisives sur le lien entre technologie et sexualité, en s'appuyant sur un certain nombre d'œuvres de fiction. « Dès 1872, Erewhon, de Samuel Butler, explorait la curieuse façon dont les machines commençaient à ressembler à des organismes non seulement par le fait qu'elles obtenaient de l'énergie en digérant du carburant mais aussi par leur capacité à faire développer sans cesse des types nouveaux de machines avec l'aide de ceux qui s'occupent d'elles. Ce caractère organique des machines, selon lui, n'avait d'égal que la vitesse à laquelle les gens qui s'en occupaient adoptaient la rigidité et le behaviourisme irréfléchi de la machine. Dans un monde pré-industriel, un grand épéiste, cavalier ou éleveur d'animaux devait se modeler dans une certaine mesure sur son centre d'intérêt. Combien plus vrai encore de cette masse de gens qui, à l'heure actuelle, consacrent leur énergie consciente à l'utilisation et à l'amélioration de machines beaucoup plus puissantes qu'eux.

« Ce serait donc une erreur d'assimiler l'intensité des campagnes et des techniques de charme actuelles à un regain d'amour fou entre l'homme et la femme. La lassitude sexuelle et l'apathie sexuelle sont, dans une certaine mesure au moins, à la fois la cause et, de plus en plus, le résultat de ces campagnes. Aucune sensibilité de réponse ne peut survivre à un tel feu roulant. Ce qui survit, c'est la vision du corps humain comme une sorte de machine à amour uniquement capable de sensations spécifiques. Cette vision extrêmement comportementaliste du sexe, qui réduit l'expérience sexuelle à un problème de mécanique et d'hygiène, c'est exactement celle qui est exprimée implicitement de toutes parts. Elle rend inévitables le divorce entre le plaisir physique et la reproduction d'une part et les justifications de l'homosexualité d'autre part. A l'ère des machines pensantes, il serait vraiment surprenant que personne n'ait pensé à la machine à amour.

« La femme apparaît comme une machine à sexe désagréable mais stimulante dans Memoirs of Hecate County d'Edmund Wilson. Mais le héros, expert en mécanique sexuelle, excelle à réparer un certain nombre de ces produits froidement complexes qui sortent de la chaîne d'assemblage. Il y a peut-être un lien entre le fait que l'Angleterre, premier pays à avoir développé le savoir-faire et la technique industriels, a également été le premier à élaborer l'idéal de la femme frigide » (22) – rappelons que McLuhan avait vécu plusieurs années en Grande-Bretagne. « Dans What Makes Sammy Run ? de Budd Schulberg, continue-t-il, Kit, l'héroïne, est fascinée par le féroce petit robot qu'est Sammy. Elle le

déteste, mais elle est curieuse de savoir ce que cela lui ferait de sentir cette dynamo pleine d'entrain et de dynamisme rugir en elle. Avec des situations de ce genre, nous nous déplaçons vers un territoire en quelque sorte allié au sexe et à la technologie, mais aussi très étroitement lié à la destruction et à la mort. Certains signes indiquent que la lassitude sexuelle peut être un des agents qui concourt au culte de la violence, bien que le psychologue Wilhelm Reich fasse valoir qu'il s'agit d'un simple substitut au sexe chez ceux qui ont acquis les rigidités d'un environnement mécanisé. Ce point de vue est habilement parrainé dans *Love and Death* de G. Legman, une étude sur la violence dans les bandes dessinées et la littérature. Et son livre ne contredit certainement rien de ce qui est dit ici. Mais il y a sûrement beaucoup à dire aussi sur l'opinion selon laquelle la violence sadique, réelle ou fictive, dans certaines situations est une tentative d'envahir, non seulement sexuellement mais aussi métaphysiquement, les personnes qui en sont l'objet. Il s'agit d'un effort pour franchir les frontières du sexe, pour atteindre des sensations plus intenses que celles qu'offre le sexe. Il est certain que les idéaux de plaisir du Marquis de Sade étaient largement imbriqués dans la destruction » (23) Pour avoir mis la reine à nu, déboulonné Miss America, McLuhan fut taxé de... moralisme (24).

Toutefois, *The Mechanical Bride* fut relativement bien accueilli par la critique. Malgré tout, il ne fut pas précisément un succès de librairie. Sur le coup, McLuhan mit cet échec sur le compte d'« une certaine influence des homosexuel(les) dans le monde de l'édition, qui étaient horrifié(e)s par la vigueur masculine de sa prose et cherchaient à la castrer » (25). La préparation à la publication avait duré plus de trois ans, au cours desquels l'éditrice en chef n'avait cessé de harceler McLuhan pour qu'il réécrive ou remanie telle ou telle partie de son manuscrit. Trente ans plus tard, dans une interview accordée à *Playboy* et intitulée « Marshall McLuhan: A Candid Conversation with the High Priest of Popcult and Metaphysician of Media » (26), il attribua la mévente de l'ouvrage au fait qu'il avait été publié « sur le fil », « juste au moment où la Mariée électrique était remplacée par la Mariée électronique » (27). En 1974, dans l'introduction qu'il donna à *Subliminal Seduction* (1974) de Brian Key Wilson, il revint de manière moins imagée sur les changements provoqués par cette substitution : « Les choses ont changé électriquement depuis que j'ai publié *The Mechanical Bride* en 1951. L'abstraite, austère et inhumaine déesse de l'amour à la chaîne (28) a été remplacée par des jujubes en mini-jupe adonnées au hula-hoop et tribalement anonymes. Totalement embrassables, consommables et sacrifiables, ils n'attendent pas grand-chose, car ils savent que l'ego fragile du playboy ne peut supporter la menace d'une contrainte ou d'un engagement quelconque.

« Grâce à la photographie couleur, puis à la télévision couleur, la ville magnétique n'est plus qu'une seule zone érogène. Chaque tournant offre immédiatement son lot de situations extrêmement érotiques, qui font pendant à la 'couverture' médiatique de la violence. Les 'mauvaises nouvelles' ont longtemps été le noyau dur de la presse, indispensable au déplacement de la masse des 'bonnes nouvelles' que représente la publicité.

« Ces formes de sexe et de violence sont complémentaires et indissociables. Il peut paraître vain de se demander ce qu'il adviendrait des guerres et des catastrophes sans 'couverture', car la couverture elle-même n'est pas seulement une augmentation de la violence, mais une incitation à la violence.

« La personne en manque de pouvoir peut facilement se voir obtenir une couverture maximale, si elle est impliquée dans un acte suffisamment scandaleux de détournement d'avion ou de destruction. A l'ère des vitesses électriques, il faut tout simplement trop de temps pour mettre en pratique l'ancien modèle de réussite par la persévérence. Pourquoi ne pas faire la une au lieu de faire sa vie ? » (29). Le meilleur, dans cet essai, est encore à venir.

En 1953, McLuhan obtint une bourse, qui lui permit de fonder un groupe d'étude multidisciplinaire et une revue, *Explorations*. Il y publia une série d'articles sur le sujet dont il s'était emparé peu avant : l'alphabet phonétique et son influence, par l'intermédiaire de l'imprimerie, sur le développement de la civilisation dite « occidentale ». Il en sortit *The Gutenberg Galaxy*, que, tout en modestie, McLuhan caractérisa comme une note de bas de page explicative de l'œuvre d'Innis (30). Il partait en effet de l'une des idées maîtresses de celui-ci, qui était que les inventions dans le domaine des technologies de la communication entraînent des changements sociaux et culturels ; en bref, que les médias créent leur propre environnement, voire l'environnement tout court. Innis contribua à son analyse des médias par sa division de l'histoire de l'« Occident » en deux périodes caractérisées chacune par la prédominance d'un média déterminé et d'une sensibilité idoine : la période de l'écriture et celle de l'imprimé (31). Le la de son livre suivant fut donné par les conclusions des travaux de l'ethno-psychiatre John Colin D. Carothers (1903-1989) sur la psychologie des noirs d'Afrique orientale (32). « McLuhan aurait bien pu se détourner de *La Mariée mécanique*, parce qu'il ne savait pas comment intégrer à ce stade les complexités des composantes sociales, esthétiques et neuroculturelles des textes qui, selon lui, devaient être mis en perspective simultanément pour répondre aux exigences de son programme multidisciplinaire... ». Il avait besoin d'une étiologie de la mécanique qui lui permettrait effectivement d'analyser les différences entre la mécanique et l'électronique de manière à ce qu'elles lui fournissent la base d'une grande théorie culturelle sur le modèle du Malaise dans la civilisation, qui restait un modèle important. Cet élément panoramique lui fut fourni [, comme nous l'avons vu précédemment,] par l'idée d'Innis selon laquelle tous les médias technologiques se manifestent à travers les biais de l'espace ou du temps. Quant à l'élément reliant le psychique au mécanique, McLuhan le tira d'une analyse de J. C. Carothers de la façon dont la technologie de l'imprimé influençait la réponse du psychisme aux phénomènes. Le livre de Carothers, intitulé *Culture, Psychiatry, and Written Word* (1959), fut, comme le reconnut McLuhan, le stimulus direct de *La Galaxie Gutenberg*. Le thème de l'article de Carothers est que l'alphabétisation dans une société, ou son absence, joue un rôle important dans la formation de l'esprit de ses membres et dans celle des formes de dépression nerveuse dont ils peuvent être atteints'. En comparant ces formes dans des groupes échantillons d'Africains et d'Européens de l'Ouest, Carothers note la coïncidence de l'alphabétisation avec des psychopathologies comme la schizophrénie, ce qui le conduit à la conclusion que, 'alors que l'enfant occidental est vite initié à [...] une multiplicité d'éléments

et d'événements qui le contraignent à voir les choses sous l'angle des relations spatio-temporelles et de la causalité mécanique, l'enfant africain reçoit au contraire une éducation qui dépend beaucoup plus exclusivement de la parole et qui est plutôt fortement chargée en drame et en émotion'. En conséquence, indique Carothers 'les Africains ruraux vivent essentiellement dans un monde sonore [...] alors que l'Européen de l'Ouest vit beaucoup plus dans un monde visuel qui lui est globalement indifférent, différence qui est d'une importance fondamentale pour la formation de la pensée » (33). Ainsi, Carothers permit à McLuhan de faire la jonction entre les différentes questions qui le préoccupaient depuis une décennie : les réponses psychiques, les propriétés du langage oral et du langage écrit, les relations spatiotemporelles, la perception acoustique et la perception visuelle.

Selon McLuhan, trois inventions ont bouleversé l'expérience de l'homme au cours de l'histoire : l'alphabet phonétique, l'imprimerie et le télégraphe, technologies dont chacune doit être considérée comme une « extension de l'homme », c'est-à-dire une extension d'un de ses sens, étant toutefois entendu, point très important qu'il ne faudra jamais perdre de vue au cours de cet exposé, que, si « nous façonnons nos outils, nos outils nous façonnent ensuite » (34). L'histoire peut donc être divisée en quatre périodes : l'ère tribale, l'ère alphabétique, l'ère de l'imprimerie et l'ère électronique. Ce qui provoque le passage d'un âge à l'autre est donc l'invention d'une technologie, qui, en influençant profondément la façon dont les hommes communiquent entre eux, modifie plus ou moins profondément leur mentalité ainsi que leur organisation sociale.

A l'ère tribale, la perception était synesthésique, même si l'ouïe était le sens prédominant ; nécessaire au succès des activités collectives (chasse, cueillette et pêche) (35), dont les hommes dépendaient, pour leur subsistance, l'ouïe entretenait et fortifiait en même temps leur sens de la communauté. L'ère alphabétique, aussi appelée ère visuelle, marque le détrônement de l'ouïe par la vue et, plus encore, la séparation de la vue des autres sens. Une fois fixés sur un support, les mots sont largement sortis de leur contexte et perdent leur caractère vivant et immédiat. Ils peuvent être lus et relus, analysés. L'ouïe n'est plus digne de confiance. Entendre, c'était croire ; désormais, voir (quelque chose écrit), c'est croire. L'alphabet phonétique érige la ligne en principe d'organisation de la vie. Dans un texte écrit, les lettres se suivent les unes les autres selon un ordre linéaire. Les processus de la pensée se modèlent sur cette linéarité. Le raisonnement discursif se substitue progressivement à l'intuition. L'invention de l'alphabet favorise ainsi l'émergence soudaine des mathématiques, des sciences et de la philosophie. En outre, l'auteur et le lecteur sont tous deux séparés du texte, les lecteurs eux-mêmes tendent à être isolés les uns des autres. Lire des mots, au lieu de les entendre, transforme les membres du groupe en individus. Même si les mots qu'ils lisent sont les mêmes, l'acte de lire est un acte individuel. Une tribu n'a plus besoin de se réunir pour obtenir des informations. La proximité devient moins importante, le sens de la communauté s'affaiblit.

Si l'alphabet phonétique permit à l'individu de se rendre visuellement indépendant de sa tribu, l'imprimerie, en renforçant cette tendance, contribua au développement de l'individualisme de masse. La fabrication du papier en grande quantité permit théoriquement à chacun de se faire écrivain, cependant que l'imprimerie, en rendant possible la production en série de livres tous identiques les uns aux autres à des prix abordables, fit potentiellement de tous des lecteurs (36). A l'ère de l'imprimerie, la lecture est un acte individuel et privé (37). Elle contribue à rendre les individus étrangers les uns aux autres et l'individu, définitivement expulsé du monde acoustique dans lequel ses ancêtres avaient vécu, étranger à lui-même, par l'introspection qu'elle implique.

Avant l'apparition des médias électr(on)iques, les extensions du corps humain étaient partielles et fragmentaires. Par exemple, le livre était une extension de l'œil. La technologie électronique (TV, ordinateur, magnétoscope, téléphone cellulaire, Internet, jeux vidéo, DVD, MP3, « téléphone intelligent », satellite de communication, etc.), prolongement de la technologie électrique (télégraphe, radio, téléphone, projecteur de film, phonographe, etc.) étend le système nerveux ; elle « est totale et inclusive » (38) : « Nous vivons aujourd'hui à l'ère de l'information et de la communication parce que les médias électriques créent instantanément et en permanence un champ total d'événements interconnectés auxquels participent tous les hommes. Or, le monde de l'interaction publique a la même capacité globale d'action intégrale réciproque que celle qui, jusqu'à présent, caractérisait nos systèmes nerveux individuels. En effet, l'électricité est de nature organique et son utilisation technologique dans le télégraphe, le téléphone, la radio et d'autres formes renforce le lien social organique. La simultanéité de la communication électrique, également caractéristique de notre système nerveux, rend chacun d'entre nous présent et accessible à toutes les autres personnes dans le monde » (39). L'ère électr(on)ique marque ainsi le retour à la tradition orale pré-alphabétique, l'ouïe et le toucher, qui entretiennent et même développent le sens de la communauté, redeviennent plus importants que la vue, facteur d'individualisme, à cette différence, qui ne ressort peut-être pas assez dans l'analyse de McLuhan, que la communication orale dont il s'agit essentiellement aujourd'hui est par définition médiate, médiatisée. Pour que les communicants puissent s'entendre, leur voix doit d'abord être transformée en vibrations électriques. Quant à se voir, ils ne peuvent le faire que par écrans interposés. Aussi éloignée que possible de l'environnement naturel et mental où vivaient leurs très lointains ancêtres, la réalité dans laquelle ils communiquent tribalement par l'intermédiaire de machines qui ne pourraient pas fonctionner sans électricité est – ce n'est pas nous qui le disons – virtuelle.. Une « retribalisation » est en cours, à ceci près que la tribu n'est plus une agglomération de familles tirant son origine d'une même couche, vivant dans la même région, ayant une langue et des croyances communes et une organisation sociale identique, mais l'humanité tout entière. Les médias électroniques mettent tout le monde en communication, en contact, avec tout le monde, partout, instantanément, à une vitesse de plus en plus grande. Tout le monde vit et pense dans un même temps et un même espace et au même rythme. Il en résulte la fusion des individus pour ainsi dire panthéiste en un « village global » (40), car « [u]n consensus ou une conscience externe est maintenant aussi nécessaire que la conscience privée » (41).

La « retribalisation » ne concernait que l'homme blanc, en particulier « les élites du monde occidental » (42), dont, soit dit en passant, il serait souhaitable qu'elles pratiquent plus souvent « un de leurs sports favori » (43). D'ailleurs, bien que McLuhan ait certainement envisagé la mondialisation des moyens de communication audiovisuelle à plus ou moins court terme, il n'est plus ou moins que dans le monde « occidental » que ceux-ci étaient répandus à l'époque où il publia *Comprendre les médias* (1964).

Du point de vue de la psychologie, la « retribalisation » est signe de régression: « Le caractère implosif (compressionnel) de la technologie électrique passe le disque ou le film de l'homme occidental à l'envers, au cœur de l'obscurité tribale, ou dans ce que Joseph Conrad appelait « l'Afrique intérieure » » (44). « La régression tribale dans la sphère historique (est) (un) parallèle épistémologique (à) la régression psychanalytique » (45)

Racialement, la « retribalisation » n'est ni plus ni moins qu'une « désoccidentalisation » (46) et, pour ne pas employer d'euphémisme, une négrification, qui ne touche plus seulement « les élites du monde occidental » (47), mais l'ensemble de leurs esclaves blancs. Dans les années 1950, Carothers jugeait « La ressemblance entre le malade européen leucotomisé et le primitif africain [...] très complète » (48) Sept décennies plus tard, il est clair qu'une grande partie des blancs qui seraient diagnostiqués comme sains d'esprit n'ont pas eu besoin d'être lobotomisés pour ressembler complètement au « primitif africain ». Et extérieurement et Intérieurement, l'Occidental moyen contemporain présente certaines des caractéristiques typiques de l'homme noir (49), en commençant par une cérébralité tellurique et une sensualité priapo-aphrodisienne (50).

Qu'en est-il, selon McLuhan, de l'homme de couleur ? Alors que le blanc « se désoccidentalise » en « se retribalisant » sous l'effet des médias électroniques, les races de couleur, particulièrement les noirs, exposés en même temps à l'imprimé et à la technologie électronique, tendent à une « détribalisation », que McLuhan prévoyait lourde de conséquences.

En effet, les peuples de couleur libèrent des « énergies explosives et agressives » (51). L'alphabétisation étant sur le point d'hybrider les cultures des Chinois, des Indiens et des Africains, nous sommes sur le point de connaître une telle libération de force et de violence agressive humaines que l'histoire précédente de la technologie de l'alphabet phonétique semblera bien plate » (52). Il est indéniable que l'alphabétisation des peuples de couleur au cours de la période coloniale a occasionné des « bouleversements psychiques collectifs » (53). Cependant, à la fin des années 1950, Carothers pouvait encore faire le constat, qui n'a, semble-t-il, pas mis la puce à l'oreille à McLuhan, que, « alors que l'enfant occidental est vite initié à [...] une multiplicité d'éléments et d'événements qui le contraignent à voir les choses sous l'angle des relations spatio-temporelles et de la causalité mécanique, l'enfant

africain reçoit au contraire une éducation qui dépend beaucoup plus exclusivement de la parole et qui est plutôt fortement chargée en drame et en émotion » (54). En dépit de leur alphabétisation électronique, les noirs africains conservent un fort sentiment d'appartenance tribale (55), en continuant à se réclamer de la même souche et à faire partie d'un groupe social vivant sur un territoire déterminé. L'origine des « énergies explosives et agressives » qu'ils libèrent doit donc être recherchée ailleurs que dans leur « occidentalisation ».

Quatre décennies avant la publication de *Comprendre les médias*, l'eugéniste, politologue et journaliste Lottrop Stoddard (1883-1950) avait attribué « le flot montant des peuples de couleur (« *The Rising Tide of Color* ») à l'assurance que ceux-ci avaient prise en voyant les blancs s'entretuer pendant la Première Guerre mondiale ; bien que les puissances européennes aient agrandi leurs possessions lointaines, l'heure de la décolonisation, avertissait Stoddard, approchait. Toujours plus nombreux, les non blancs non seulement donnaient des signes d'agitation dans les colonies, mais surtout menaçaient physiquement les métropoles. L'invasion migratoire ne tarderait pas. Stoddard, contrairement à McLuhan, attribuait cette révolte à des causes essentiellement d'ordre racial: « Les troubles révolutionnaires qui affectent aujourd'hui le monde entier sont bien plus profonds qu'on ne le pense généralement. Leur cause profonde n'est pas la propagande bolchévique russe, ni la fin de la guerre, ni la Révolution française, mais un processus d'appauprissement racial, qui a détruit les grandes civilisations du passé et qui menace de détruire la nôtre » (56). Stoddard, à l'époque de qui personne n'avait étudié l'influence des moyens de communication sur la société et l'homme et ne pensait même qu'il put en exister une, n'établit aucun lien entre ce qu'il appelait « le flot montant des peuples de couleur » et la déclaration de Lénine que « [l]e communisme, c'est le pouvoir des soviets, plus l'électrification du pays [...] » (57) Ni McLuhan, ni Nur Ankh Amen ne devaient connaître cette déclaration (58), car, sinon, ils n'auraient pas manqué de la citer, vu l'illustration éclatante qu'elle fournit de leurs vues respectives, qui n'ont évidemment rien à voir les unes avec les autres, si ce n'est à l'égard du caractère révolutionnaire de l'électricité. McLuhan juge que « le fond (voir note sur le fond) de l'électricité a tout transformé » (59). « L'Ankh [donc l'électricité] est essentiel à la libération des peuples africains à travers le monde » (60), prophétise Nur Ankh Amen. Il souligne que ce n'est pas un hasard si l'invention de la pile électrique coïncide avec l'expédition de Napoléon 1er en Égypte. Tant qu'il y était, il aurait pu faire remarquer que l'interdiction de la traite négrière fut décrétée par l'empereur en 1815, l'année même où le britannique Winsor importait l'éclairage au gaz en France et où Humphry Davy inventait la lampe de sûreté, à toile métallique, pour les mineurs ; que l'émancipation des esclaves dans l'empire britannique fut proclamée en 1838, l'année même où le télégraphe à cinq galvanomètres était imaginé par Charles Wheatstone et où Samuel F.B. Morse déposait une demande de brevet pour le télégraphe électrique ; que l'abolition de l'esclavage fut promulguée en 1848, alors que, outre-manche, Frederick Collier Bakewell inventait la phototélégraphie, ancêtre du fax ; etc. ; que, en bref, en même temps que le XIXe siècle électrique libérait le noir, il vit naître et se développer le mouvement de libération d'autres éternels « opprimés » : les femmes. A partir des années 1950, les appareils électriques les libérèrent des travaux ménagers, étape cruciale d'une émancipation sans fin qui se traduit aujourd'hui par une mise en esclavage oblique et souriante de l'homme blanc et l'émergence

d'un pouvoir de type véritablement gynécocratique, dans une atmosphère de misandrie diffuse et torve. Droits des « minorités » et technologies électroniques marchent main dans la main. Le livre de Nur Ankh Amen révèle possiblement la raison profonde, d'ordre biologique, pour laquelle femmes blanches et peuples de couleur ont des intérêts communs et des affinités souvent électives: les unes – ainsi que, cela va sans dire, toutes les femmes, quelle que soit leur couleur – et les autres sont des conducteurs, les unes en raison de leur appareil génital (61), les autres, en raison de leur peau, du taux extrêmement élevé de mélanine qu'elle contient (62)

Enfin, du point de vue social, la « retribalisation » renvoie au matriarcat (63), à ce que Nur Ankh Amen appelle Maâtiarchie (64).

« Quelles seront, se demande McLuhan dans les dernières pages de *La Galaxie Gutenberg*, les nouvelles configurations des mécanismes et de l'alphanumerisation, une fois que, dans le nouvel âge électrique, ces anciennes formes de perception et de jugement s'interpénétreront ? La nouvelle galaxie électrique des événements a déjà profondément pénétré la galaxie de Gutenberg. Même sans collision, cette coexistence des technologies et de la conscience provoque des traumatismes et des tensions chez tous les êtres vivants. Nos comportements les plus ordinaires et conventionnels semblent soudainement déformés en gargouilles et en grotesques. Les institutions et les associations familiaires semblent parfois menaçantes et malveillantes. Ces multiples transformations, qui sont la conséquence normale de l'introduction de nouveaux médias dans toute société, quelle qu'elle soit, nécessitent une étude particulière et feront l'objet d'un autre volume sur la compréhension des médias dans le monde contemporain » (65).

La Galaxie Gutenberg fut récompensé par le Prix du Gouverneur en 1982 et permit à son auteur de se faire connaître aux Etats-Unis.

Avant de clore ces observations sur cet ouvrage, une objection nous paraît devoir être émise à la vue selon laquelle « notre nouvelle culture de l'électricité donne de nouveau un fondement tribal à nos vies » (66) parce qu'elle accouche d'un type humain chez qui l'ouïe est le sens le plus développé et qu'elle établit, grâce au son médiatisé, une « interdépendance globale » entre tous les hommes ; et cette objection est de poids. En effet, il ne nous semble pas que l'ouïe soit le sens le plus sollicité par l'électricité et les médias que celle-ci fait fonctionner. Les utilisateurs de médias digitaux nous semblent être soumis à des stimulus visuels tout autant qu'à des stimulus acoustiques et peut-être encore davantage depuis la commercialisation du casque de réalité virtuelle, dont tous les membres de la « communautique » (67) s'empressent de s'équiper.

Trois ans avant la publication de *La Galaxie Gutenberg*, la National Association of Educational Broadcasters (NAEB) des Etats-Unis avait chargé McLuhan d'un rapport de projet intitulé « *Understanding the Media* », dans le but de réformer quatre aspects de la pédagogie : 1. les objectifs en matière d'éducation ; 2. la salle de classe ; 3. les objets d'étude ; 4. les méthodes de lecture et d'écriture (68). Pour le rédiger, McLuhan prit une année sabbatique, au terme de laquelle il le remit au Bureau Fédéral de l'Education. Il dort toujours dans ses tiroirs. Dans un papier paru dans *The NAEB Journal*, un des employés de l'institution écrit à l'époque : « Certains de nos membres l'ont lu, mais je crains que la plupart d'entre eux ne l'aient pas lu. Certains de ceux qui ont acquis une copie du rapport ont été découragés de le lire parce qu'ils avaient été quelque peu déconcertés par l'exposition orale des résultats de ses enquêtes qu'avait faite le Dr McLuhan devant eux (69). » Une des idées qui avait attiré l'attention de cet employé dans ce programme d'études des nouveaux médias pour le secondaire, qui comprenait une introduction, des projets et des questions, une liste de lectures, des suggestions et un examen des médias concernés sous forme de tableau (70), était celle selon laquelle « le soi-disant 'contenu' d'un média est un autre média. La notion de 'contenu' commence naturellement par l'écriture, dont le 'contenu' est le support de la parole, mais l'effet de l'écriture n'est pas du tout celui de la parole. Le contenu de la radio est généralement la parole aussi, mais l'effet de la radio n'est ni celui de la parole ni celui de l'écriture » (71). Autrement dit et sous une forme condensée, dans la version remaniée que McLuhan publia de ce rapport sous le titre de *Understanding Media: The Extensions of Man* (1964), « le médium est le message. »

« Le thème persistant de ce livre, traduit en français sous le titre de *Pour comprendre les média* » : les prolongements technologiques de l'homme, est que toutes les technologies sont des extensions de nos systèmes physique et nerveux, qui servent à augmenter la puissance et la vitesse » (72) et, que ces extensions soient constituées par la peau, la main ou le pied, qu'elles influent sur l'ensemble du psychisme et de la société » (73). Est donc considéré comme média tout ce qui amplifie ou intensifie un organe, un sens ou une fonction du corps, étend notre champ d'action, augmente notre efficacité et agit comme un filtre pour organiser nos relations avec le réel et interpréter le monde extérieur. Par exemple, le livre prolonge l'œil, la roue la jambe, les vêtements la peau, les circuits électroniques le système nerveux central.

Le langage aussi est regardé comme un médium ou une technologie parce qu'il constitue une extension, ou une extériorisation, de la pensée, que McLuhan identifie quasiment à la conscience. « C'est l'extension de l'homme dans la parole qui permet à l'intelligence de se détacher de la réalité, qui est beaucoup plus vaste. Sans le langage, indique Bergson, l'intelligence humaine serait restée totalement absorbée dans les objets de son attention. Le langage est à l'intelligence ce que la roue est aux pieds et au corps. Il leur (sic) permet de se déplacer d'une chose à l'autre de plus en plus facilement et rapidement et de s'y attacher de moins en moins » (74). Il y a un revers à la médaille. « Le langage étend et amplifie l'homme mais il divise aussi ses facultés. Sa conscience collective ou conscience intuitive est diminuée par l'extension technique de la conscience qu'est la parole » (75).

Les extensions supplémentaires que permet la technologie électronique sont cependant inouïes : « Alors que toutes les technologies antérieures (à l'exception de la parole) avaient, en effet, prolongé certaines parties de notre corps, on peut dire que l'électricité a envahi le système nerveux central lui-même, y compris le cerveau » (76). « Après trois mille ans d'explosion, au moyen de technologies fragmentaires et mécaniques, le monde occidental est en train d'imposer. Pendant les âges mécaniques, nous avions étendu notre corps dans l'espace. Aujourd'hui, après plus d'un siècle de technologie électrique, nous avons étendu notre système nerveux central lui-même à l'échelle mondiale, abolissant l'espace et le temps sur notre planète (77). » Cette extension est en quelque sorte terminale : « Rapidement, nous approchons de la phase finale de l'extension de l'homme, la simulation technologique de la conscience, où le processus créateur du savoir sera collectivement (78) étendu à l'ensemble de la société humaine, tout comme nous avons déjà étendu nos sens et nos nerfs par les différents médias. La question de savoir si l'extension de la conscience, si longtemps recherchée par les annonceurs pour des produits spécifiques, sera « une bonne chose » est une question qui admet de nombreuses réponses » (79) et laisse McLuhan apparemment indécis.

Il se fait d'abord l'avocat du diable : « Après avoir prolongé ou traduit notre système nerveux central dans la technologie électromagnétique, propose-t-il, il ne nous reste plus qu'à transférer notre conscience aussi dans le monde informatique. Ainsi serons-nous enfin capables de programmer la conscience de manière à ce qu'elle ne puisse pas être engourdie ou distraite par les illusions narcissiques du monde du divertissement qui assaillent l'humanité lorsqu'elle prend conscience qu'elle est une extension de ses propres artifices. Si, poursuit-t-il, le rôle de la ville consiste à refaire ou à traduire l'homme sous une forme plus appropriée que celle que lui ont donnée ses ancêtres nomades, la traduction que nous réalisons actuellement de toute notre vie dans la forme spirituelle de l'information ne pourrait-elle pas faire du monde entier et de la famille humaine une conscience unique ? » (80). A mesure que la planète entière est « médiatisée » électroniquement, la connaissance qu'ont tous ses habitants de leur propre existence et de celle du monde extérieur paraît devoir nécessairement s'uniformiser dans ce que Teilhard de Chardin appelle, à la suite du chimiste et minéralogiste Vladimir Vernadski (1865-1945), la « noosphère », « Couche pensante (humaine) de la Terre, constituant un règne nouveau, un tout spécifique et organique, en voie d'unanimisation, et distinct de la biosphère (couche vivante non réfléchie, bien que nourrie et supportée par celle-ci) » (81). Et McLuhan de citer Le Phénomène humain, ouvrage écrit dans les années 1938-40 et remanié en 1947-48 dans lequel le théologien jésuite avait introduit les notions voisines de « planétisation » et de « prise en masse de l'Humanité » : « [...] à mesure que, sous l'effet de cette pression, et grâce à leur perméabilité psychique, les éléments humains rentraient davantage les uns dans les autres, leur esprit (mystérieuse coïncidence) 's'échauffaient' par rapprochement. Et comme dilatés sur eux-mêmes, ils étendaient peu à peu chacun le rayon de leur zone d'influence sur une Terre qui, par le fait même, s'en trouvait toujours plus rapetissée. Que voyons-nous en effet se produire, dans le paroxysme moderne ? On l'a déjà fait bien des fois remarquer. Par découverte, hier, du chemin de fer, de l'automobile, de l'avion, l'influence physique de chaque homme, réduite jadis à quelques kilomètres, s'étend maintenant à des centaines de

lieues. Bien mieux : grâce au prodigieux événement biologique représenté par la découverte des ondes électromagnétiques, chaque individu se trouve désormais (activement et passivement) simultanément présent à la totalité de la mer et des continents, coextensif à la terre (82). » Cependant, contrairement à ce qu'il laisse penser, lorsqu'il déclare, pris d'un accès de foi, qu' « aujourd'hui, l'ordinateur s'annonce comme un outil de traduction instantanée, dans tous les sens, de tous les codes et de toutes les langues. L'ordinateur, en somme, nous promet une Pentecôte technologique, un état de compréhension et d'unité universelles » (83), McLuhan, quant à lui, ne béatifie pas la « conscience cosmique universelle » (84). Pour comprendre en quoi consiste celle-ci, il nous faut entrer plus avant dans l'analyse qu'il offre des « extensions de l'homme » dans leurs formes électroniques, « extensions » dont le développement est lié à la constitution du « village planétaire ».

McLuhan juge que « la vie consciente » subit « un traumatisme considérable » à cause du télégraphe (85) et que « la transition de la technologie mécanique à la technologie électrique est très traumatisante et très difficile pour nous tous » (86). Les commentateurs de McLuhan (87) les plus réticents à l'égard des nouvelles technologies notent avec satisfaction qu'il compare leurs effets à une « anesthésie » et même, nous y reviendrons en détail plus bas, à une « auto-amputation » : « avec l'apparition de la technologie électrique, l'homme a déployé ou placé hors de soi un modèle vivant ('live model') du système nerveux central lui-même et, dans cette mesure, c'est une évolution qui semble indiquer une tentative désespérée et suicidaire d'auto-amputation, comme si le système nerveux central ne pouvait plus compter sur les organes physiques pour se protéger des frondes et des flèches d'un mécanisme outrageux » (88). En fait, en ce qui concerne l'« anesthésie », McLuhan semble distinguer les cas. « La technologie en tant que telle a sur ses créateurs et utilisateurs » un « effet engourdisant » dans la mesure où ceux-ci choisissent de ne soumettre « à un stimulus intense [qu'] un seul sens prolongé, isolé ou 'amputé' » (89) ; est-ce à dire qu'il en va différemment lorsqu'au moins deux sens sont stimulés électroniquement en même temps ? « Lorsque le charme d'un gadget ou d'une extension de notre corps est nouveau, il y a narcose ou engourdissement dans la zone qui vient d'être amplifiée » (90) ; est-ce à dire que l'engourdissement disparaît à mesure que cesse le « charme » ? En ce qui concerne l'« auto-amputation », terme univoquement négatif, l'emploi qu'il en fait est sans équivoque, d'autant plus que, pour l'illustrer, il a recours au mythe d'un chasseur mythique tristement célèbre, dont il fournit une interprétation remarquable. « Le mythe grec de Narcisse, dit-il, a directement trait à une réalité de l'expérience humaine, comme l'indique le mot Narcisse, dérivé de narkōsis, 'assoupissement'. Le jeune Narcisse prit pour une autre personne sa propre image reflétée dans l'eau d'une source. Ce prolongement de lui-même dans un miroir étouffa à tel point ses perceptions qu'il devint un servomécanisme de sa propre image prolongée ou répétée. La nymphe Écho tenta en vain de le rendre amoureux d'elle en lui répétant des paroles qu'il avait dites. Il était désensibilisé. Il s'était adapté à son extension et était devenu un système fermé.

« L'intérêt de ce mythe est de montrer que les hommes sont immédiatement fascinés par toute extension d'eux-mêmes constituée de tout autre matériau qu'eux-mêmes. Des cyniques ont assuré que

les hommes tombent plus profondément amoureux des femmes qui leur renvoient leur propre image. Quoi qu'il en soit, le mythe de Narcisse n'enseigne nullement que Narcisse est tombé amoureux de ce qu'il considérait comme lui-même. Évidemment, il aurait eu des sentiments très différents à l'égard de l'image, s'il avait su qu'il s'agissait d'une extension ou d'une répétition de lui-même. Le fait que nous avons longtemps pensé que Narcisse était un homme qui était tombé amoureux de lui-même et qu'il imaginait que le reflet était celui de Narcisse témoigne du parti pris de notre culture intensément technologique et donc narcotique ! » (91)

La torpeur de l'esprit et de ses facultés que provoquent les médias électroniques va jusqu'à l'insensibilisation et va même plus loin : jusqu'à la perte de conscience du corps. McLuhan en a expliqué la raison dans l'article suivant, publié en 1978 dans le New York Magazine (92) et où il développe aussi des réflexions sur la violence télévisée :

« Avec la télé, 'le monde est une scène' de Shakespeare se transforme en 'la scène est un monde', dans lequel il n'y a pas de public et tout le monde est devenu acteur ou participant.

« Quand on dit que 'le médium est le message', c'est pour souligner que tout médium, quel qu'il soit, crée un environnement de services et de mauvais services qui constitue l'effet spécial et le caractère de ce médium. Tony Schwartz remarque que l'un des aspects majeurs de l'image télévisuelle est qu'elle utilise l'œil comme une oreille, car c'est une forme de résonance audio-tactile d'innombrables vides qui doivent être comblés par le spectateur :

« Devant la télévision, nos yeux fonctionnent comme nos oreilles. Ils ne voient jamais une image, tout comme nos oreilles n'entendent jamais un mot. L'œil reçoit quelques points lumineux toutes les millisecondes et envoie ces impulsions au cerveau.

« Cette image maillée est si entièrement prenante qu'elle provoque une transe semi-hypnotique ; et cela soulève une question qui désoriente la plupart des personnes qui ne comprennent rien au caractère structurel de notre expérience sensorielle. Ce sont les symbolistes qui insistaient sur le fait que le discontinu est essentiel à la sensation tactile et à la participation : leurs structures n'étaient jamais des énoncés continus ou reliés entre eux, mais des juxtapositions suggestives.

« Comme le dit Mallarmé, 'Définir, c'est tuer. Suggérer, c'est créer'. Le monde de l'information électrique, dans sa simultanéité, manque toujours de connectivité visuelle et est toujours structuré par

des intervalles de résonance. L'intervalle de résonance, comme l'explique Heisenberg, est le monde du toucher, de sorte que l'espace acoustique est en même temps tactile.

« Tout moyen de communication présente une figure [figure] dont le fond [ground] (voir infra, note 189 [N. D. E]) est toujours caché ou subliminal. Dans le cas de la télévision, comme dans celui du téléphone et de la radio, le fond subliminal pourrait être appelé l'utilisateur décharné (discarnate) ou désincarné (disembodied). Cela signifie que, lorsque vous êtes "au téléphone" ou "à l'antenne", vous n'avez pas de corps physique. Dans ces médias, l'émetteur [sender] est émis [sent] et il est instantanément présent partout. L'utilisateur désincarné s'étend à [extends to] tous ceux qui sont destinataires de l'information électrique ». « Ce sont ces personnes qui constituent le public de masse, car la masse est un facteur qui est de l'ordre de la vitesse plutôt que de l'ordre de la quantité, bien que le terme de masse désigne de larges publics dans le langage populaire ». « L'homme désincarné, privé de son corps physique, est également privé de sa relation à la Loi Naturelle et à la loi physique. En tant qu'intelligence désincarnée, il est en état d'apesanteur comme un astronaute, mais il est capable de se déplacer beaucoup plus vite. Détaché du réseau physique des lois naturelles, l'utilisateur de services électroniques est en grande partie privé de son individualité [private identity]. L'expérience télévisuelle [et, a fortiori, informatique] est un voyage intérieur qui crée une dépendance aussi forte que de nombreuses drogues connues. Désincarné, celui qui utilise la télévision [et, a fortiori, le réseau Internet] vit dans un monde entre la fantaisie et le rêve et se trouve dans un état typiquement hypnotique, qui est la forme et le niveau ultimes de participation ».

« Le monde imaginaire est un monde intérieur alors que le monde onirique est plutôt celui des attitudes et des aspirations extérieures et des satisfactions différentes. Les fantasmes sont instantanés et se suffisent à eux-mêmes. L'utilisateur désincarné de la télévision, qui a une nature très imaginative, se passe du monde réel, même dans les journaux télévisés. Les actualités deviennent automatiquement le monde réel pour l'utilisateur de la télévision et ne sont pas un substitut à la réalité, mais représentent en soi la réalité immédiate.

« La mort à la télévision est une forme de fantasme.

« A la télévision, la violence est pratiquement la seule cause de décès ; ce n'est que dans les feuilletons télévisés et encore très rarement que quelqu'un meurt de vieillesse ou de maladie. Mais la violence accomplit rapidement son crime mortel et la victime sort du champ de la caméra. Le lien entre la mort et les personnes réelles et les sentiments réels est anonyme, clinique et oublié en moins de temps qu'il n'en faut pour vaporiser un nouveau déodorant qui diffuse son parfum encore plus longtemps.

« La violence imaginaire à la télévision nous rappelle qu'une grande partie des violences dans le monde réel est commise par des personnes à la recherche d'une identité perdue. Rollo May et d'autres ont souligné que la violence dans le monde réel est la marque de l'engagement de ceux qui sont en quête d'identité. A la frontière, tout le monde est un moins que rien et par conséquent la frontière manifeste les modèles de ténacité et d'action vigoureuse de ceux qui cherchent à découvrir qui ils sont.

« Le thème universel de la nostalgie est une forme plus caractéristique de la quête identitaire dans des conditions électriques. Quand un monde n'existe que dans l'imagination et la mémoire, il est naturel que la quête d'identité soit nostalgique, de sorte qu'aujourd'hui les reprises ('revivals') sont si fréquentes qu'on les appelle 'récidives' ('recurrences') (dans l'industrie du disque).

« Dans son livre *Do It!*, Jerry Rubin ([1938-1994]) activiste et icône de la contre-culture états-unienne dans les années 1960 et 1970, qui se reconvertis ensuite dans les affaires [N. D. E.] a écrit après le procès : 'La télévision crée des mythes plus grands que la réalité. Alors qu'une manif dure des heures et des heures, la télé condense toute l'action en deux minutes – un spot publicitaire pour la révolution. Sur l'écran de télévision, les nouvelles sont moins rapportées que créées. Un événement se produit lorsqu'il passe à la télévision et devient un mythe... La télévision est un instrument non verbal, alors éteignez le son, puisque personne ne se souvient jamais daucun des mots qu'il entend (à la télévision): l'esprit est un film muet en Technicolor. La couverture médiatique d'une manif n'est ni bonne ni mauvaise. Peu importe ce qui est dit : les reportages, ce sont les photos.'

« Le mythe social est une sorte de masque de son époque, une 'mystification' qui est aussi une forme de langage corporel. C'est ce langage corporel qui est associé à la forme télévisuelle de l'hémisphère droit du cerveau et nous met en relation directe avec la politique télévisée. Alors que l'hémisphère gauche est séquentiel et logique, lié à la parole et à l'analyse syntaxique, l'hémisphère droit est acoustique, émotionnel et intuitif et traite les informations simultanément. L'environnement électrique a tendance à donner beaucoup de stress et de pouvoir à l'hémisphère droit, tout comme l'ancien environnement industriel et alphabétisé avait donné la prédominance à l'hémisphère gauche. L'hémisphère gauche avait été favorisé par l'alphabétisation et l'économie de marché, avec ses objectifs quantitatifs et sa structure spécialisée. Ces mondes sont de plus en plus dépassés en raison de l'instantanéité de l'environnement et des rediffusions, qui renforce le caractère simultané de la représentation que l'hémisphère droit donne de l'expérience.

« L'homme électronique ou désincarné est automatiquement attaché à la primauté de l'hémisphère droit. Dans le domaine de la politique, le masque instantané, structure mythique, met soudainement en relief l'image charismatique du leader politique. Il doit évoquer avec nostalgie le souvenir de nombreux

personnages qui ont été admirés dans le passé. Les politiques et les partis cèdent à la magie de l'image du leader. Les arguments des débats entre Ford et Carter étaient aussi insignifiants que leur affiliation politique.

« Si l'homme désincarné a une conscience très faible de l'existence de l'identité personnelle et a été libéré de toute obligation légale et morale, il s'est aussi progressivement tourné vers l'occulte, tout en prêtant allégeance au super-Etat en tant que substitut au surnaturel. Le seul régime politique qui apparaît à l'homme désincarné comme raisonnable ou proche de lui est le totalitarisme – l'État devient religion. Quand la loyauté à la Loi Naturelle décline, le surnaturel reste le point d'ancrage de l'homme désincarné ; et le surnaturel peut même prendre la forme de ces mégamachines étatiques qui, selon Mumford, existaient en Mésopotamie et en Égypte il y a environ 5000 ans. Les mégamachines d'Amérique du Nord peuvent prendre la forme de cette industrie de manipulation de nos psychés sociales ('corporate psyches') qu'est le secteur de la publicité, avec ses cinquante-trois milliards de dollars de chiffre d'affaire, ou elles peuvent prendre celle des systèmes de protection, tout aussi importants, constitués par ce que Peter Drucker appelle notre 'socialisme de fonds de pension' :

[...]

« En attendant, notre propre mégamachine, celle qui sert à la fabrication de nos activités quotidiennes, fait apparaître le monde comme 'une somme d'objets sans vie', comme l'explique Erich Fromm : 'Le monde devient une somme d'objets inanimés ; des aliments de synthèse aux organes synthétiques, l'homme tout entier devient une partie du mécanisme total qu'il contrôle et qui, simultanément, le contrôle. Il n'a pas de projet, pas d'objectif dans la vie, si ce n'est celui de faire ce que la logique de la technique décide qu'il a à faire. Il aspire à faire des robots l'une des plus grandes réalisations de son esprit technique et certains spécialistes nous assurent que le robot ne se distingue guère des êtres vivants. Cette réalisation ne paraîtra pas si étonnante, si l'homme lui-même ne se distingue plus guère d'un robot.'

« Quand le spectateur lui-même devient une sorte de modèle d'information désincarné, la saturation de ce modèle dans un environnement électrique de modèles similaires nous donne le monde de l'utilisateur contemporain de la télévision. Il en est de même de l'ordinateur – la seule technologie qui vit de et produit la même substance. »

Cette « désincarnation » est précisément ce qui permet la formation d'une « conscience collective », qui, qu'on l'appelle « planétaire » ou, comme McLuhan, « cosmique » – ou encore, désormais, « collective virtuelle » (93), repose sur le « principe de l'engourdissement ».

« Le principe de l'engourdissement, explique-t-il, entre en jeu avec la technologie électrique, comme avec toute autre technologie. Lorsque notre système nerveux central est prolongé et menacé, nous devons l'engourdir, faute de quoi nous mourrons. Ainsi, l'âge de l'anxiété et des médias électriques est aussi l'âge de l'inconscient et de l'apathie. Mais il est remarquable qu'il soit en outre l'âge de la conscience de l'inconscient. Notre système nerveux central étant stratégiquement engourdi, les tâches de conscience et d'organisation sont transférées à notre vie physique, de sorte que, pour la première fois, l'homme a pris conscience que la technologie est une extension de son corps physique » (94) (c'est nous qui soulignons) et cette conscience est collective. « La conscience [...] de l'Inconscient » (95), voilà, pour McLuhan, à quoi se résume en dernière analyse « notre rentrée [collective] dans la nuit tribale » (96), provoquée par « l'électricité et en particulier la radio » (97).

Pour comprendre les médias valut à McLuhan une renommée internationale. En 1967, il publia, en collaboration avec le graphiste Quentin Fiore, *The Medium is the Message : An Inventory of Effects*, publié en audio l'année suivante. Selon <https://marshallmccluhan.com/common-questions/>, « le titre était une erreur. Quand le livre est revenu de chez le typographe, il portait sur la couverture *Massage*, comme c'est toujours le cas. Le titre était censé être *The Medium is the Message* mais le compositeur avait fait une erreur. Quand McLuhan a vu la coquille, il s'est exclamé : 'Laissons tomber ! C'est génial, et dans le mille !' Ainsi, il y a quatre lectures possibles du dernier mot du titre, toutes exactes : *Message* et *Mess Age* ('L'Âge du désordre'), *Massage* et *Mass Age* ('L'ère des Masses') », sans compter que « *mass* » signifie également « *messe* ». Le jeu de mots, chez McLuhan, n'est évidemment jamais gratuit, ornemental, il a toujours une fonction heuristique ; il cherche à avertir le lecteur, non pas simplement de l'ambiguïté mouvante des mots, mais également de ce que l'on pourrait appeler leur double fond. Le reste du passage, cité plus haut, où Mc Luhan pointe du doigt la complémentarité des « mauvaises nouvelles » et des « bonnes nouvelles » dans les médias, trouve sa place ici : « La relation étroite entre le sexe et la violence, entre les bonnes et les mauvaises nouvelles, permet d'expliquer la manie des publicitaires de tremper tous leurs produits dans le sexe en érogénisant chaque contour de chaque bouteille ou cigarette. Après avoir atteint cet état de bonheur qui précède le moment où la bonne nouvelle est sur le point d'éclater, les publicitaires disent : 'Mieux vaut y ajouter maintenant quelques mauvaises nouvelles pour nous en mettre encore plus dans les poches.' Rappelons-leur que *LOVE*, écrit à l'envers, fait *EVOL* – qui se transpose en *EVIL* et *VILE*. *LIVE*, écrit à l'envers, fait *EVIL*, tandis qu'*EROS*, lu dans un sens inverse, fait *SORE*. Sans oublier *SIN* dans *SINCERE* ou *CON* dans *CONFIDENCE*.

« Faisons durcir le sentimentalisme flasque de cette bouillie avec quelque chose d'audacieux et de sinistre.

Comme l'a dit Zeus à Narcisse :

‘Gare à toi.’ » (98).

Le 6 mars 1967, McLuhan faisait la couverture de Newsweek. En 1969, l'année même où furent mis au point le premier modèle de routeur et les premiers protocoles de transfert de fichier, McLuhan était interviewé par Playboy. Vers la même époque, Fortune le qualifiait d' « une des plus grandes influences intellectuelles de notre époque », le New York Times de « prophète numéro un de l'âge de l'élargissement de la conscience », le critique états-unien Gerald E. Stearn Harper, dans McLuhan Hot and Cold, de « penseur aussi stimulant que Freud et Einstein » (99). Il serait exagéré de dire que ces éloges ne lui firent ni chaud ni froid (100), mais non que cette nature relativement joueuse garda sa dignité sur tous les nombreux plateaux de télévision où il se distinguait entre autres par sa tendance à rester de marbre aux rires perplexes que certains de ses aphorismes acides déclenchaient dans le public et au contraire à sourire à celles de ses propres réflexions qui glaçaient l'enthousiasme mesuré de l'audience.

En 1968, McLuhan publia, en collaboration avec l'écrivain Jerome Agel et, de nouveau, avec Quentin Fiore, un ouvrage dont le titre, *War and Peace in the Global Village : an inventory of some of the current spastic situations that could be eliminated by more feedforward* (101), suggérait qu'il s'agissait d'un approfondissement du passage de *La Galaxie Gutenberg* où il constatait que « l'interdépendance nouvelle qu'impose l'électronique recrée le monde à l'image d'un village planétaire » (102). Il est maintenant important de préciser que, pour McLuhan, le « village planétaire » n'est pas simplement « le monde considéré comme une communauté unique unie par les télécommunications » (Oxford English Dictionary), mais « une notion dynamique en vertu de laquelle ce qui est mondial intensifie l'expérience au niveau local et inversement » (103).

Le concept organisateur de ses ouvrages précédents était les médias ; celui de Guerre et paix dans le village global » est la guerre, thème qu'il avait effleuré dans *Pour comprendre les médias*, en examinant le rôle des armes dans la société radicalement nouvelle que faisaient les médias électroniques. L'avènement de cette société radicalement nouvelle était illustré par la guerre du Vietnam, ou plutôt le fait qu'elle était la première guerre couverte en direct par les médias. Pour cette étude de la manière dont la guerre pourrait être menée à l'avenir à la lumière des guerres du passé, McLuhan s'est inspiré de *Finnegan's Wake* de James Joyce.

Selon McLuhan, « Joyce est l'un des seuls artistes à avoir découvert que les techniques nouvelles de transport et de communications bouleversent notre vie sensorielle et induisent en conséquence des changements sociaux [...] Pour exposer cette théorie, Joyce utilise un procédé littéraire particulier, qui

consiste à faire retentir tout au long de son œuvre dix coups de tonnerre. Chacun se présente comme un cryptogramme (un mot-valise, de cent lettres), c'est-à-dire une explication codée des effets orageux provoqués par les grands bouleversements techniques de l'histoire de l'humanité » (104). Pour en avoir la meilleure compréhension possible, le lecteur doit décomposer le mot-valise en mots distincts, dont beaucoup sont eux-mêmes des mots-valise de langues autres que l'anglais et le prononcer ensuite à voix haute. McLuhan affirme que les dix tonnerres de *Finnegan's Wake* représentent chacun une période historique, avec les technologies qui y apparaissent et les conséquences sociales et psychologiques qu'elles eurent sur l'homme : 1. (Du paléolithique au néolithique). Invention du langage, du feu et de l'armement. Séparation de l'Orient et de l'Occident. Passage de l'élevage à l'utilisation des animaux pour les travaux agricoles ; 2. (Période matriarcale) Utilisation du vêtement comme armement. Premiers conflits sociaux ; 3. (Nouvelle période matriarcale) Naissance de la spécialisation et, avec l'invention de la roue, développement des transports, construction des premières villes ; centralisme ; 4. Apparition des jardins potagers et des marchés. Prostitution de la nature au marché ; 5. Invention de l'imprimerie ; 6. révolution industrielle. Développement des procédés d'impression et de l'individualisme ; 7. Invention de la radio. Réapparition de l'homme tribal ; 8. Naissance du film et du Pop art. Ré-union de la vue et de l'ouïe ; 9. Invention de la voiture et de l'avion. Le combiné de centralisation et de décentralisation met les villes en crise. Vitesse et mort ; 10. Invention de la Télévision. Retour à la participation tribale. Le dernier tonnerre est le réveil mouvementé et boueux de l'homme non visuel et tactile (105). Selon McLuhan, « Le titre de Joyce fait directement référence à l'orientalisation de l'Occident par la technologie électrique et à la rencontre de l'Est et de l'Ouest » (106). Il entend par là que l'expérience de l'Occidental a un caractère de plus en plus introspectif (107).

Dans *Take Today: the Executive As Dropout* (1972), écrit avec l'ingénieur, consultant international, et linguiste Barrington Newitt, McLuhan, appliquant ses concepts à l'analyse de l'industrie et de l'entreprise (108), « entreprend de dresser un inventaire des effets de la vitesse électrique sur les organisations fonctionnant dans le contexte post-industriel » ainsi que des conséquences de l'informatisation de leur gestion. McLuhan et Newitt opposent les théoriciens économiques de l'âge de la machine que fut le XIXe siècle, psychologiquement, intellectuellement et géographiquement fragmentés et traçant des frontières toujours plus nettes et infranchissables autour de leurs connaissances spécialisées ainsi que de leurs nations, à la seconde moitié du XXe siècle, marquée par la substitution de la machine pour le logiciel et par l'effacement des frontières entre les disciplines et, du point de vue de l'économie en particulier, des frontières entre les nations. Ce passage de la centralisation à la décentralisation et de la spécialisation à la vison globale est le résultat de l'accélération du flux d'informations par le biais de l'électricité (109). « En ce qui concerne les conséquences du nouveau logiciel sur les pratiques managériales et la culture organisationnelle. McLuhan et Newitt expliquent comment 'l'ancien équipement matériel a été éthéréisé au moyen du design ou du logiciel'. En raison du passage de la chaîne de production à l'information en ligne et de l'accélération de la vitesse de l'information, le rôle social des gestionnaires, des travailleurs et des consommateurs, selon les auteurs, change. Les gestionnaires qui veulent éviter de rester des 'irréductibles' de la réflexion sur l'équipement matériel devraient devenir des 'décrocheurs' – c'est-à-

dire qu'ils devraient éviter la spécialisation et adopter une vision globale. Les travailleurs, dans la nouvelle information, peuvent surmonter les anciennes divisions du travail, du jeu et des loisirs [...] les consommateurs deviennent producteurs et le public devient un 'participant actif'. Étant donné que l'environnement de l'information en temps réel devient le nouveau terrain de l'organisation et de l'action sociales, les auteurs affirment que des mots comme ceux de 'classe', d' »histoire' et d"économie' n'ont plus de sens. Ils critiquent ainsi l'obsession de Marx du 'matériel' et des modèles visuels de classification » (110), critique qui, cependant, n'est pas soutenable : « les nouvelles technologies bureaucratiques et les logiciels multi-utilisateurs, en permettant aux travailleurs d'accomplir leur travail où qu'ils soient et à toute heure, sont des extensions du taylorisme. L'hyperproductivité devient l'objectif principal d'une entreprise post-industrielle intégrée dans des flux financiers et boursiers en temps réel. Comme l'a montré Ross (2003), les travailleurs du savoir de l'industrie de l'Internet avaient de 'bons emplois' mais étaient confrontés à la disparition des frontières stables qui avaient existé entre le travail et la vie personnelle, à des responsabilités excessives et à une faible sécurité d'emploi » (111).

Pour autant, Take Today a vu juste sur un point important au moins : « les anciennes divisions du travail, du jeu et des loisirs » ont été virtuellement supprimées dans le secteur tertiaire, y compris parce que le col blanc ou le salarié a été autorisé à « travailler » électroniquement à – ou « depuis » – la maison et que, inversement, le lieu de travail est devenu le théâtre d'un jeu de rôle permanent, aux techniques sans cesse perfectionnées duquel l'initie périodiquement, par des « mises en situation » destinées à « optimiser l'intégration des compétences », l'« animateur » ou « facilitateur de jeux de rôle en entreprise », dans le cadre de la « formation continue ». Par ailleurs, des « jobs » purement récréatifs comme le journalisme se sont mis à pulluler ces dernières décennies.

En 1975, « la comète intellectuelle du Canada », comme l'avait qualifié le magazine Harper en 1965 (112), avait quasiment disparu du ciel médiatique aussi vite qu'elle y était apparue et c'est aux lecteurs de Technology and Culture que McLuhan offrit la primeur du nouvel outil conceptuel qu'il avait élaboré pour comprendre les médias : la tétrade, aussi nommée lois des médias (113).

La tétrade est un ensemble de quatre lois permettant d'examiner les effets de toute technologie ou de tout médium sur la société ; en d'autres termes : un moyen d'expliquer les processus sociaux sous-jacents à l'adoption d'une technologie ou d'un médium. Ces quatre lois sont présentées, soit sous la forme de questions (114) :

- Que renforce (enhance), intensifie un médium ?
- Que rend-il désuet ?

- Quel(s) élément(s) de ce qu'il avait rendu désuet ré-utilise-t-il ?
- Dans quoi s'inverse-t-il ou se transforme-t-il lorsqu'il est porté à l'extrême de son potentiel (McLuhan s'écarte ici de la théorie des médias de Harold Innis en affirmant qu'un médium « surchauffe », ou s'inverse en une forme opposée, lorsque son potentiel est porté à l'extrême) ? ;

soit sous la forme d'assertions :

1. Tout médium ou toute technologie renforce une fonction humaine ;
2. Ce faisant, il rend désuet le médium ou la technologie qui était utilisé auparavant pour renforcer cette fonction ;
3. En renforçant cette fonction, le nouveau médium ou la nouvelle technologie conserve quelque chose de l'ancien ;
4. Lorsque la limite de ses possibilités est atteinte, le nouveau médium ou la nouvelle technologie s'inverse ou se transforme en une forme complémentaire – dans l'introduction de *The Laws Of Media* (1988), le lecteur est mis au défi de découvrir une cinquième loi ou, à défaut, un cas où l'une des quatre lois ne s'applique pas.

En vertu de ces lois, qui sont simultanées et non successives ou chronologiques. Le langage, apparu, du point de vue de l'évolutionnisme, entre 100000 et 50000 avant notre ère, (1) renforça l'interaction, (2) rendit désuète la mimesis, (3) restaura la coopération et (4) s'inversa en écriture pictographique, dont l'apparition, vers 3000 avant notre ère, (1) renforça la mémoire et la codification, (2) réduit la valeur de la communication orale, (3) fit resurgir les exploits des héros et, vers 1500 avant notre ère, (4) trouva son terme dans l'alphabet, qui (1) renforça la codification, (2) rendit désuète l'écriture pictographique, (3) se réappropria la communication orale et, au XVe siècle, (4) s'inversa en caractères d'imprimerie, qui (1) favorisèrent la communication alphabétique, (2) rendirent désuet le manuscrit, (3) se réapproprièrent la culture grecque et, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, (4) s'inversèrent en informatique, qui (1) augmenta la production d'informations, (2) rendit désuet l'imprimé, (3) remit en valeur l'alphabet et, à la fin du XXe siècle, (4) s'inversa en Internet (115). Dès 1967, McLuhan se déclarait persuadé de l'invention prochaine d'un nouveau médium, qui, « quel qu'il soit – il sera peut-être l'extension de la conscience – inclura la télévision dans son contenu, mais pas dans son environnement et transformera la télévision en une forme d'art » (116). Internet et les réseaux numériques (1) développent l'immédiateté ; (2) rendent désuets les journaux imprimés ; (3) remettent au goût du jour l'écriture de lettres et (4) paraissent se convertir en ce que le transhumanisme appelle « cerveau global » (117).

D'après ces lois, donc, toute technologie, lorsqu'elle atteint ses limites, se retrouve dans une nouvelle technologie plus avancée. Ce modèle évolutif explique l'émergence constante de nouvelles technologies dans le cycle continu des quatre lois de renforcement, de désuétude, de réappropriation et de transformation.

En 1979, McLuhan entama une collaboration avec Bruce Powers, professeur de communication à l'Université de Niagara et expert en matière de nouvelles technologies de l'information, à l'écriture d'un livre qui devait s'intituler *The Social Impact of New Technologies*. Il ne put pas être achevé, car McLuhan perdit l'usage de la parole et de ses mains à la suite de l'attaque d'apoplexie qui le frappa à la fin du mois de septembre de cette même année. En 1989, Powers publia, sous le titre de *The Global Village: Transformations in World Life and Media in the 21st century*, une compilation d'écrits de McLuhan et de dialogues entre eux deux. S'y trouvait développée l'idée, exposée pour la première fois dans *Pour Comprendre les médias*, selon laquelle les extensions technologiques de la conscience avaient pris une telle ampleur que l'homme n'était plus capable de comprendre leurs conséquences (avait-il jamais été capable de les comprendre ?). Donc, dans la mesure où le médium était le message, le message devenait déjà presque impossible à déchiffrer. McLuhan proposait tout au moins un cadre conceptuel précis permettant de comprendre les progrès technologiques des deux décennies précédentes.

Par le biais des nouvelles technologies, le monde occidental (re)devenait un espace « acoustique », dans lequel, selon McLuhan, l'Oriental avait toujours vécu et c'est à cet égard qu'il parlait, comme nous l'avons indiqué plus haut, d'orientalisation de l'Occident par la technologie électrique. « Dans la seconde moitié du XXe siècle, écrivait Powers dans la préface de *The Global Village: Transformations in World Life and Media in the 21st century*, l'Orient se précipitera vers l'Ouest et l'Occident embrassera l'orientalisme, tout cela dans une tentative désespérée de s'entendre, d'éviter la violence. La paix dépend de la capacité à comprendre ces deux systèmes simultanément » (118). En quoi Powers montre qu'il était orientalisé : les Orientaux, à cet égard, ne désirent rien tant que de faire croire aux Occidentaux qu'ils recherchent une entente avec eux. Puisque nous venons de mentionner les Orientaux, il est temps de se demander, si les Asiatiques vivent et ont toujours vécu dans un espace essentiellement « acoustique », comment il se fait que, outre le papier, l'imprimerie fut inventée par les Chinois, qu'ils ne purent pas développer en raison, comme l'indique McLuhan, de l'impossibilité pratique d'imprimer les milliers d'idéogrammes que compte le mandarin (119) et que l'alphabet, dont le caractère uniforme, continu et fragmenté eut pour « conséquence indirecte » la transformation de « l'espace acoustique » (120), fut inventé, y compris selon les traditions antiques, par les Phéniciens, comme l'admet sans aucune difficulté McLuhan.

Marshall McLuhan s'éteignit dans la nuit du 30 au 31 décembre 1980. Depuis, son fils a publié ou fait publier plusieurs de ses manuscrits inédits : *The Medium and the Light: Reflections on Religion and Media* (2003), dont l'introduction, écrite par Eric McLuhan, commence par ces mots, qui témoignent que l'humour qu'il a hérité de son père ne s'est pas émoussé avec le temps : « La personne qui fut le plus surprise par la conversion de Marshall McLuhan au catholicisme fut sans doute Marshall lui-même » (121) ; *Understanding Me: Lectures and Interviews* (2004), dans l'avant-propos duquel son fils révèle qu'il n'était qu'en privé (plusieurs ouvrages de Teilhard de Chardin avaient été mis à l'index) que McLuhan reconnaissait, non sans exagération, « son immense dette » (122) envers le jésuite ; *Media and Formal Cause* (2011) (123), qui réunit, précédés d'une introduction qui remet l'œuvre de McLuhan dans son contexte historique et d'un avant-propos de Lance Strate, écrivain et professeur en communication et sciences des médias à la Fordham University, trois textes de McLuhan sur la notion de cause et un long essai (« *On Formal Cause* ») sur la critique mcluhanienne de la notion aristotélicienne de cause formelle. Au sujet du traitement de cette notion par McLuhan, l'écologiste des médias Robert K. Logan s'est attaqué dans la foulée à « l'un des aspects les plus controversés de l'étude de Marshall McLuhan des médias et de leurs effets », à savoir « la relation de son approche avec la causalité et le déterminisme » (124).

« Il n'y a absolument rien d'inévitable tant qu'il y a une volonté d'étudier les événements ».

« Je commence par les effets et travaille autour des causes ».

Après avoir mis en exergue de son étude ces deux déclarations de McLuhan, Kogan lave l'écrivain canadien de l'accusation de déterminisme technologique, en montrant que son « intérêt pour les différents types de causalité » fait de lui un précurseur de la théorie de l'émergence (125), qui est une alternative au mécanisme aussi bien qu'au spiritualisme .

En guise de conclusion à cette introduction à l'œuvre de Marshall McLuhan, nous dirons quelques mots, premièrement, de la fameuse distinction qu'il faisait entre « médias froids » et « médias chauds » ; deuxièmement, des messages subliminaux, ou plutôt, puisque, encore une fois, le médium est le message, des « médiums subliminaux » et, troisièmement, après avoir examiné les raisons qu'il donne de l'existence et du développement des extensions sensorielles artificielles, du médium dans son sens spirite, parapsychologique.

McLuhan range les médias sur une échelle qui va du plus froid au plus chaud. Un médium chaud (la radio, le livre, la photographie, le cinéma, etc.) est un moyen de communication fournissant une grande

quantité d'information à un seul sens et n'exigeant pas la participation du destinataire pour la compléter. Un médium froid (la bande dessinée, le téléphone, la parole, la télévision, etc.) est un moyen de communication ne fournissant qu'une faible quantité d'information à plusieurs sens et nécessitant la participation du destinataire pour la compléter. Parce qu'un médium chaud n'exige guère la participation du destinataire, il favorise « la spécialisation et la fragmentation ». Parce qu'un médium froid exige la participation du destinataire, il stimule le sens de la communauté (126). Un médium chaud a tendance à provoquer l'hypnose, un médium froid, l'hallucination (127). Le cinéma est un médium chaud parce qu'il fournit une grande quantité d'informations – il a une haute définition – et ne sollicite qu'un seul sens – l'ouïe, tandis que la télévision fournit une faible quantité d'informations – il a une basse définition – et sollicite à la fois l'ouïe et le toucher – la télévision « n'est pas tant (un médium) visuel qu'(un médium) audio-tactile » (128) : « Contrairement au film ou à la photographie, la télévision est avant tout une extension des facultés tactiles plutôt que de la vue et c'est le toucher qui exige la plus grande interaction de tous les sens. Le secret de la propriété tactile de la télévision est que l'image vidéo a une faible intensité ou définition et donc, contrairement à la photographie ou au film, ne fournit aucune information détaillée sur des objets spécifiques, mais implique au contraire la participation active du spectateur. L'image télévisée est une mosaïque maillée, non seulement de lignes horizontales, mais de millions de minuscules points. Le spectateur n'est physiologiquement capable d'en capturer que 50 ou 60, à partir desquels il façonne l'image ; ainsi est-il constamment en train de compléter des images vagues et floues, s'investissant tout entier dans l'écran et entretenant un dialogue créatif constant avec l'iconoscope. Les contours de l'espèce d'image de bande dessinée qui en résulte s'étoffent dans l'imagination du spectateur, ce qui nécessite une grande participation de sa part ; en fait, le spectateur devient l'écran, alors que, dans le cinéma, il devient la caméra. En nous demandant de compléter constamment les espaces du maillage mosaïque, l'iconoscope tatoue son message directement sur notre peau. Chaque spectateur est donc inconsciemment un peintre pointilliste, décrivant, comme Seurat, de nouvelles formes et de nouvelles images pendant que l'iconoscope envahit tout son corps (129). »

McLuhan regardait-il trop la télévision ?

Dans une lettre, il donna à son fils, alors jeune père, le conseil suivant : « Veille à ce qu'Emily ne passe pas des heures et des heures devant la télé. C'est une drogue abjecte qui imprègne le système nerveux, surtout chez les jeunes (130). »

« Évidemment, lorsqu'on mesure sa définition des propriétés respectives de chaque sens aux critères de l'empirisme scientifique, les distinctions établies par McLuhan relèvent de la plus haute fantaisie, mais leur vérité poétique est plus exacte et plus efficace que tous les traités scientifiques écrits sur la question » (131). Elle n'est pas que « poétique » : l'écran d'ordinateur n'est-il pas aujourd'hui tactile ? (132). Il reste que les progrès technologiques effectués depuis les années 1980 ont rendu certaines de

ses déductions caduques. En ce qui concerne la télévision, elle est aujourd’hui à haute définition, de sorte qu’elle fournit autant d’informations que le cinéma et que le téléspectateur n’a pas à participer davantage que celui qui regarde un film au cinéma à la création de l’image qu’il voit. Du reste, la télévision utilise les mêmes techniques que le cinéma et que, chose peu connue, la typographie (133). L’image télévisée a toujours été discontinue et est devenue aussi fragmentée que l’image cinématographique. Par leur caractère fragmenté et discontinue, toutes deux, associées au « cadrage », mettent le spectateur en condition de faire une expérience fragmentée et discontinue du monde, indépendamment du contenu des programmes, celui des émissions de « téléréalité » inclus, qui ne fait, si l’on peut dire, que le dissocier radicalement de son vécu. Encore une fois, le médium est le message (134).

McLuhan a été l’un des premiers universitaires à incorporer la dimension subliminale de l’image médiatique dans ses recherches. Suite au succès éditorial de *Subliminal Seduction*, dont l’auteur avait suivi les cours de McLuhan à Toronto, celui-ci, qui, comme indiqué précédemment, avait écrit la préface de l’ouvrage (135), décrivit rétrospectivement *La Mariée mécanique* comme étant une étude des « effets subliminaux de la publicité » (136).

En réalité, comme nous allons l’expliquer, l’image subliminale serait presque l’arbre qui cache la forêt.

Du point de vue du psychisme, l’esprit se divise en deux parties complémentaires : le domaine du conscient et le domaine du subconscient. La conscience fonctionne linéairement. Elle cherche à définir les phénomènes dont l’individu fait l’expérience et ne peut en définir qu’un (nombre limité) à la fois. Elle peut emmagasiner momentanément toutes les impressions que lui envoient les organes sensoriels. Une fois qu’un fait, une impression ou une sensation a été défini, il sort de la conscience pour être enregistré dans la mémoire, qui réside dans le subconscient. Le subconscient est non linéaire et, en outre, étranger à la temporalité ; il ne connaît ni le passé, ni le présent, ni le futur ; il enregistre tout ce dont l’individu fait l’expérience au cours de sa vie, y compris les informations qui sont transmises au dessous du seuil de perception auditive ou visuelle consciente. Si un individu se souvient consciemment d’une expérience qu’il a vécue à l’âge de cinq ans, il a, du point de vue du subconscient, cinq ans au moment même où il s’en remémore. On devine quel usage les publicitaires font de cette propriété. Toujours du point de vue du subconscient, une expérience immédiate (par exemple, réparer une voiture) et une expérience médiate (par exemple, regarder un mécanicien réparer une voiture en vidéo) sont équivalentes. On devine quel usage les publicitaires font de cette propriété. Lorsque la conscience est incapable de définir un élément ou de résoudre un problème, elle subit un traumatisme et se ferme et l’élément non défini ou le problème non résolu est transféré dans le subconscient, suivant un processus que les psychologues appellent « mécanisme de défense ». Trois facteurs sont responsables de l’incapacité de la conscience à définir un élément ou à résoudre un problème et du traumatisme conséquent : les informations contradictoires, qui sèment la confusion dans l’esprit (ce qui trouble la vie psychique d’un

individu, c'est, par exemple, d'apprendre que le candidat pour lequel il a l'intention de voter à telle ou telle élection est crédité d'un pourcentage donné des voix par la télévision, d'un pourcentage sensiblement plus élevé par le journal et d'un pourcentage sensiblement plus faible par la radio) ; la peur, qui court-circuite et oblitère toute activité intellectuelle et substitue l'émotion à la réflexion, les instincts les plus bas au jugement (le « réchauffement climatique » est une des nombreuses menaces imaginaires avec lesquelles les médiums de masse jonglent – tout en occultant les menaces réelles – dans le but d'entretenir la peur chez les téléspectateurs, les auditeurs et les internautes) ; la surcharge sensorielle, c'est-à-dire la sollicitation d'un ou de plusieurs sens par un nombre excessif de stimuli, qui a pour effet que les tonnes d'informations que la conscience reçoit simultanément ou dans un court espace de temps sont transférées dans le subconscient dans un effort pour limiter les effets du traumatisme que lui cause son incapacité à les traiter : sur certaines chaînes, aux informations que, filmée par des caméras qui n'arrêtent pas de changer d'angle de vue et de plan, la mijaurée, passant souvent du coq à l'âne, débite les unes après les autres viennent s'ajouter les actualités qui défilent en continu dans le bandeau situé en bas de l'écran ainsi que, à gauche ou à droite de celui-ci, parfois même des deux côtés, une vidéo dont le contenu est lié ou non à ce qu'il entend ou non sortir de la bouche de la mijaurée et voit ou non se succéder dans le bandeau d'actualité. Dans ce cas, l'effet recherché est, encore plus que la désinformation, la surinformation : par la saturation des sens de l'individu au moyen d'un bombardement d'informations, il s'agit de faire remonter des régions les plus inférieures de son psychisme les forces infra-humaines qui y couvent tout en faisant descendre son centre de gravité de la conscience au subconscient ; un matraquage quotidien d'actualités aura pour effet de le maintenir engourdi et tétanisé sur ce plan, dans un état oscillant cyclothymiquement entre le somnambulisme et le délire hallucinatoire. Ce que McLuhan remarquait au sujet des publicités au début des années 1960 peut s'appliquer aujourd'hui à tous les types de messages médiatiques : « Ils ne sont pas faits pour être consommées conscientement. Ils sont conçus comme des pilules subliminales pour le subconscient, afin d'exercer sur lui un charme hypnotique (137). »

« De nombreuses raisons justifient cette extension (électronique, ou, d'ailleurs, mécanique) de nous-mêmes qui nous plonge dans un état d'engourdissement » (138), explique McLuhan qui s'appuie ici sur Lewis Mumford ainsi que sur les recherches des deux médecins Hans Selye et Adolphe Jonas. Selon le philosophe de la technologie, la guerre et la peur de la guerre doivent être considérées comme « les principales motivations à l'extension technologique de notre corps », à tel point que « la ville fortifiée elle-même (constitue) une extension de notre peau, au même titre que le logement et les vêtements » (139). Selon Selye et Jonas, « toutes les extensions de nous-mêmes, dans la maladie ou la santé, sont des tentatives d'équilibrage. Toute extension de nous-mêmes, ils la considèrent comme une 'auto-amputation' et constatent que le corps a recours à cette stratégie lorsque les pouvoirs perceptifs ne peuvent pas déterminer la cause d'une irritation ou y remédier » (140). McLuhan en tire la loi suivante : « le système nerveux central se protège du stress physique causé par toutes sortes d'hyper-stimulation en adoptant une stratégie d'amputation ou d'isolement de l'organe, du sens ou de la fonction touché. Le stimulus d'une nouvelle invention est donc le stress causé par l'accélération du rythme et l'augmentation de la charge. Par exemple, dans le cas de la roue comme extension du pied, la pression

de nouvelles charges résultant de l'accélération des échanges provoquée par les médias écrits et monétaires a immédiatement donné lieu à l'extension ou 'amputation' de cette partie de notre corps. La roue, révulsif pour combattre l'augmentation des charges, a provoqué à son tour une nouvelle accélération par le fait qu'elle a amplifié une partie séparée ou isolée (les pieds en rotation). Le système nerveux n'a pu supporter cette amplification qu'en engourdisant ou en bloquant la perception [...] » (141) « Le principe de l'auto-amputation comme soulagement immédiat de la tension pesant sur le système nerveux central s'applique très facilement à la formation des moyens de communication, de la parole à l'ordinateur » (142). L'« auto-amputation » serait donc une opération inconsciente par laquelle l'individu se défend contre les agressions, extérieures ou intérieures, que ses organes physiques ne parviennent pas ou plus à faire cesser. Mais la raison profonde en est donnée par Anthony Ludovici (143) qui, dès les années 1920, constatait avec effarement que la population britannique était « composée en grande partie d'arriérés ou de sous-hommes, dans le sens où ils ne sont ni complètement corporels, ni capables de fonctionner sans aides artificielles » (lunettes, fausse dentition, etc.). Toujours plus nombreuses et sophistiquées, les extensions, électroniques celles-là, dont s'est doté l'homme depuis ne sont dans le fond rien de plus que des cache-misère, des succédanés de qualités que l'homme a perdues, des moyens dérisoires de se donner l'illusion de remédier à la dégénérescence qui le rend impuissant à affronter le monde d'une manière immédiate, directe, sans agent ou moyen intermédiaire.

L'étymologie tient une place centrale dans l'analyse que McLuhan fait des médias, mais, assez curieusement, il n'a pas exploré celle du mot de « média ».

De la racine indo-européenne « *med* », « *penser* », « *réfléchir* », « *mesurer, peser, juger* », « *soigner (un malade)* » ou « *gouverner* » (144) dériveraient en grec « *medéō* » (« prendre soin de ») et en latin « *medeor* » (« soigner »), « *remediare* » (« guérir », « donner des soins à »), « *meditor* » (« méditer », « *réfléchir* », « *manigancer* »), *medius*, « qui est au milieu, au centre », « *intermédiaire* »), « *mediare* » (« partager entre deux », « être à son milieu », « être à moitié »), « *medicus* » (« *médecin* » ; « *annulaire* ») (145), « *mediator* » (« *médiateur* »), « celui qui s'entremet pour opérer un accord entre personnes ») (146), « *medium* » (« milieu d'un espace », « centre », « partie, à égale distance des extrémités »), dont le pluriel a donné en français « *média* », employé dans le sens d'ensemble des moyens de diffusion de masse de l'information, de la publicité et de la culture aux Etats-Unis pour la première fois au début des années 1920, tandis que « *médium* » prit l'acception d'« individu doté de la capacité d'entrer en communication avec les esprits » (147), ou de « personne par l'intermédiaire de laquelle l'action d'un autre être se manifeste et se transmet de façon anormale par la volonté consciente ou inconsciemment active de cet autre être » (148) dans les milieux spirites anglo-saxons dans le dernier tiers du XIXe siècle. « Un média est un intermédiaire. Dans un souci de respect de l'étymologie, on devrait plutôt dire 'un médium' [...], mais, ce terme évoquant les arts divinatoires, l'usage incite à l'emploi des mots 'un média', 'des médias' » (149)...

McLuhan semble utiliser indifféremment le terme de « media », qui apparaît dans le titre de l'ouvrage qui l'a rendu célèbre et celui de « medium », qui entre dans l'expression qui l'a fait passer à la postérité. Le seul élément qui permette de penser qu'il ait entendu le terme de « médium » dans son sens spiritualiste et parapsychologique aussi est constitué par les nombreuses références qu'il a faites à « Une Descente dans le Maelstrom » d'Edgar Allan Poe ; Poe associa en effet la technologie de la communication avec la possibilité d'entrer en communication avec les morts (150). Dès que, à la fin du XIXe siècle, l'électricité fut commercialisée, ses promoteurs firent ressortir ses aspects magiques et ses affinités avec le spiritisme et la télépathie n'échappèrent pas au grand public. En 1887, une conférence faite par des dirigeants de la compagnie Edison se termina par un spectacle qui ressemblait de près à une séance de spiritisme (151).

En 1920, dans un entretien à The American Magazine, Edison déclara : « Je travaille depuis un certain temps à la construction d'un appareil pour voir s'il est possible à des personnalités qui ont quitté cette terre de communiquer avec nous » (152) ; la même année, il fit la même déclaration (« je songe depuis quelque temps à une machine ou un appareil qui pourrait être utilisé par des personnalités qui sont passées dans une autre existence ou une autre sphère ») au Scientific American, tout en ajoutant paradoxalement : « Je ne crois pas à l'existence des esprits » (153). Comme le montre son Journal (154), il travailla effectivement à la fin de sa vie à ce qu'il avait surnommé une « ghost box » (155). Plus d'un scientifique a poursuivi ses recherches sur la communication électronique avec les morts (156).

La suggestion en aurait été faite à Edison par Alexander Graham Bell (1877-1922) qui aurait inventé le téléphone pour entrer en communication avec son frère décédé et qui, en tout cas, était versé dans le spiritualisme (157). Parmi les autres scientifiques de renom qui croyaient ou semblaient avoir cru en la possibilité de provoquer la manifestation des esprits par l'intermédiaire d'un médium et participèrent à des séances de spiritisme on compte le chimiste William Crookes (1832-1919) qui lui aussi aurait attendu du spiritisme qu'il lui permette d'entrer en contact avec son frère décédé (158), le biologiste évolutionnaire Alfred Russel Wallace (1823-1913), l'inventeur de la radio Guglielmo Marconi (1874-1937) et l'inventeur de la télévision John Logie Baird (1888-1946) qui prétendit avoir communiqué médiumniquement avec Thomas Edison (159). Ne se pourrait-il pas que la première idée de leurs inventions et les moyens de les réaliser leur aient été « soufflés » au cours d'une des séances auxquelles ils participèrent ? Rider Haggard, auteur d'une nouvelle intitulée She et meilleur ami de Rudyard Kipling, auteur de la nouvelle Sans fil (Wireless), nota dans son Journal en 1918 : « [...] il (Kipling) ajouta que tout ce que nous réussissons, nous ne le devons pas à nous-mêmes, que cela vient d'autre part. 'Nous ne sommes que des fils de téléphone' [...] 'Ce n'est pas toi qui as écrit She, tu sais, dit-il, c'est quelque chose qui l'a écrit par ton intermédiaire', ou quelque chose dans ce genre (160). »

Crookes est connu entre autres pour être l'inventeur du spinthariscope (du grec spintharis, « scintillement ») instrument permettant de voir les particules alpha au moyen des scintillations qu'elles

produisent en frappant un écran fait d'un matériau phosphorescent approprié (161). Il se compose « d'un petit tube, fermé, à une extrémité par un écran au sulfure de zinc, à l'autre par une loupe mise au point sur l'écran. Entre les deux se trouve une lamelle de métal, portant un minuscule (sic) fragment de radium, tourné vers l'écran et masqué du côté de la loupe » (162). Le tube de télévision est le descendant direct du tube du spintharoscope, tandis que l'écran de télévision ou d'ordinateur phosphoré dérive de l'écran en sulfure de zinc de ce même appareil (163). Mais les écrans ne sont-ils pas désormais à plasma ?

Si le terme de « plasma », forgé par le physiologiste tchèque Johannes Purkinje (1787-1869) pour désigner la partie liquide du sang constituée d'eau, de sels minéraux, de molécules organiques, ne fut appliqué qu'en 1928 à cette matière non-gazeuse très chaude fortement ou totalement ionisée (164) dont sont composés les écrans du même nom, celle-ci avait été découverte et baptisée « matière radiante » (« radiant matter ») par Crookes en 1879, dans un tube de spintharoscope (165). Or, l'écran à plasma provoque, outre « des halos, des aberrations chromatiques, des dédoublements de l'image, un phénomène de multifocalité ou encore une sensation de baisse de la vision », des images dites « fantômes » (« ghosting ») (166) précisément à cause de leur ressemblance avec ces apparitions fantastiques. Est-ce là une image ?

Vers le début de l'époque victorienne, les gens « avaient souvent du mal à distinguer entre télégraphe et spiritualisme » (167) ; « à la fin de l'époque victorienne, les gens réussissaient encore moins à faire la différence entre radio et spiritualisme. Alors que la télégraphie communiquait par des fils électriques, la radio communiquait par des moyens électriques invisibles » (168). De fait, le téléphone, premier appareil connu permettant de correspondre à distance par la voix, « revêt un caractère surnaturel et étrange. En séparant l'espace de communication de celui de la présence physique et de la perception immédiate, il fut également le premier à créer un 'cyberespace' dans les termes d'une réalité virtuelle au sein de laquelle les parties communicantes pouvaient être mises en relation en s'extirpant partiellement de leur position respective. Cet aspect de la technologie téléphonique fait écho à la notion essentielle du spiritisme moderne d'un monde parallèle invisible chevauchant le nôtre et occupé par les présences désincarnées des morts [...]. À l'instar du télégraphe, il n'existe pas de distinction évidente entre les techniques de communication modernes et celles du spiritisme » (169).

Une illustration positive du lien entre tout appareil électrique et la mort est la chaise électrique, mise au point, en dépit de son opposition à la peine de mort, par Edison (170). En fait, « tout mode de branchement à l'électrique (qu'il soit direct ou non), produit des effets sur le vivant en le connectant au mort (171). Ici, la machinerie médiatique, la mise en scène spirite et l'expérimentalisme se superposent.

Lors d'une séance médiumnique, « la présence des esprits se manifeste toujours par la combinaison d'un signe matériel, d'un code et d'un langage. Le badinage et la légèreté du jeu d'appel et de réponse, qui permet d'entrer en communication avec eux, s'accompagne ainsi d'un sentiment d'effroi et de terreur. Car la réalité change de mode, et tout ce qui était passif dans une situation normale devient actif dans une situation paranormale ; ainsi les objets se meuvent, les médiums ou les médias sont agis par une force invisible, l'obscurité s'éclaircit, les lumières s'éteignent et se rallument même lorsqu'elles ne sont plus sous tension, etc. En opérant l'inversion des polarités du « normal », le signe produit par l'immatériel imprime un mouvement de vie aux éléments inertes (jusqu'à produire un relief sonore sur un spectre plat). En se connectant, en se branchant à eux, il les anime. Et ce qui s'applique aux premières expériences spirites du XIXe siècle, vaut encore pour celles réalisées avec l'émergence des phénomènes EVP (Electronic Voice Phenomenon [N. D. E.]) ou ITC (Instrumental Transcommunication [N. D. E.]).

« Cette oscillation entre le jeu et la terreur d'un côté, le vivant, le spectral et le mort de l'autre – qui qualifie les connexions opérées lors des expériences spirites, de quelque nature et de quelque époque qu'elles soient –, se retrouve dans les protocoles scientifiques d'observation de certains phénomènes électriques. Au plus simple, avec les tests produits en laboratoire sur des animaux ayant recours à des électrochocs, à base de stimuli et de réponses, qui sont des tests de résistance du vivant aux intensités électriques, jusqu'à la mort. De manière plus souterraine, dans la théorie critique des médias électriques, lorsque celle-ci soumet ses objets (les spectateurs ou auditeurs) aux impacts des stimuli médiatico-électriques, aux effets produits par leur intensité et leur puissance. Entre le phénomène spirite (animation de l'inerte), et les expériences laborantines (anéantissement du vivant), la connexion électrique des médias procure une anesthésie ou une aphasicité des consciences, un devenir-spectre ou un devenir objet du vivant.

« Reste à souligner, cependant, un trait essentiel de ces dispositifs spirites exclusivement médiatiques, qui met en jeu un autre transfert, d'autorité celui-ci, réalisant, dans la définition des médias, un tour de force important voire un virage radical : avec ces protocoles, les médias deviennent en effet des médiums. Et si les machines électriques suppléent avantageusement l'humain, c'est aussi parce qu'elles disposent de pouvoirs nettement supérieurs : agencées entre-elles en circuit fermé [...] avec un micro, un récepteur de fréquences et un magnétophone enregistreur), jusqu'à produire parfois des effets de retour du signal (utilisation d'effets feedback ou larsen), bien ajustées (réglées sur certaines fréquences), elles flottent entre deux mondes.

« Cette définition du média comme médium rejoint celle d'une entité purement électrique, voire électriquement pure, et c'est à l'analyse de celle-ci, très implicitement, à la puissance de ses effets sur les esprits des vivants que s'en remettent en majorité les théories critiques des médias, validant cette hypothèse sous certaines conditions qui en rejouent passablement les termes. Chez Marshall McLuhan,

la conversion des propriétés physiques de l'électricité dans l'analyse psychique des puissances médiatiques est directe et systématique, puisque motivée par une théorie des médias qui se veut tout entière théorie de l'électricité (identité marquée par la radicalité de la formule 'medium is message'). McLuhan – et à sa suite une grande majorité de théoriciens –, propose une lecture des médias comme prolongements ou prothèses de l'humain. Les médias électriques, comme noté dans l'introduction de ce texte, sont assimilés à des extensions de la conscience, contrairement aux médias mécaniques, comme la voiture par exemple, fonctionnant comme prolongements des corps.

« La possibilité offerte aux médias électriques d'établir des connexions avec les esprits doit donc être retenue comme une proposition commune aux hypothèses théoriques et spirites : une différence de taille, cependant, les sépare, puisque dans un cas, la source de ces connexions est le cerveau des vivants alors que dans l'autre c'est l'éther, espace où navigue l'esprit des morts. Les pouvoirs accordés aux médias électriques en sont donc modifiés : dans l'expérience spirite, ils permettent de pénétrer l'éther, d'aller « au travers », de déchirer le voile, de passer de l'autre côté du miroir ; ils aident à franchir un seuil. Dans la lecture théorique de McLuhan et de ses disciples, ils proposent une extension de soi qui pose une limite de soi comme image de soi : on reste devant un miroir, mais on ne le traverse pas. La mort est toujours là, pourtant, qui rôde. Ces deux hypothèses valident la puissance électrique des médias en des termes opposés mais non contradictoires : l'une et l'autre procèdent par l'affirmation d'une révélation, selon un mode épiphanique pour la première (apparition), selon un mode apocalyptique pour la seconde (aveuglement par la lumière même) » (172).

B. K., mai 2019

(1) Philip Marchand, *Marshall McLuhan: The Medium and the Messenger: a Biography*, The MIT Press, Cambridge, Mass., p. 45.

(2) Dans une lettre envoyée de Cambridge à sa mère en 1935, il écrit : « Si je n'avais pas rencontré Chesterton, je serais resté agnostique pendant encore longtemps. Chesterton ne m'a pas convaincu de la vérité religieuse, mais il a empêché mon désespoir de devenir une habitude ou de devenir une misanthropie » (cité in *ibid.*, p. 15).

(3) Délibérations de la Société Royale du Canada, Canadian Global Change Program, 1995, p. 51 ; Innis, Biais spatial et biais temporel, <https://www.collectionscanada.gc.ca/innis-mcluhan/030003-1030-f.html>.

(4) Voir Alain Lefebvre et Gaëtan Tremblay (sous la dir.), *Autoroutes de l'information et dynamiques territoriales*, Presses de l'Université de Québec et Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 5.

(5) Harold A. Innis, *A Plea for Time*, Sesquicentennial Lectures, Fredericton, 1950, p. 11, cité in Philip Alphonse Massolin, *Canadian Intellectuals, the Tory Tradition, and the Challenge of Modernity, 1939-1970*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2001, p. 46.

(6) Harold Innis, *The Strategy of Culture*. University of Toronto Press, Toronto, 1952, p. 15 ; il ajoutait : « les effets de ces changements sur la culture canadienne ont été désastreux. Ils menacent carrément la vie de la nation » (id., *Changing Concepts of Time*, Rowman and Littlefield Publishers, Inc., 2004, Lanham, Maryland, p. 13).

(7) James W. Carey, « Harold Adams Innis and Marshall McLuhan » in *McLuhan Pro and Con*, Pelican Books, Baltimore, 1969, p. 281.

(8) Philip Marchand, op. cit., p. 112.

(9) Leur correspondance est conservée à la Lilly Library de l'University of Indiana, à Bloomington. Voir Edwin J. Barton, *On The Ezra Pound/ Marshall McLuhan Correspondence*,
http://projects.chass.utoronto.ca/mcluhan-studies/v1_iss1/1_1art11.htm

(10) Cité in Liss Jeffrey, *The Heat and the Light: Towards a Reassessment of the Contribution of H. Marshall McLuhan*, *Canadian Journal of Communication*, n° 14, hiver 1989 [p.1-29], p. 9.

(11) Philip Marchand, op. cit., p. 112.

(12) Ibid., p. 113.

(13) Marshall McLuhan, *The Mechanical Bride: folklore of industrial man*, Beacon Press, 1967, p. v.

(14) Ibid., p. 8.

(15) Elena Lamberti, *Marshall McLuhan's Mosaic: Probing the Literary Origins of Media Studies*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2012, p. 218.

(16) *Shenandoah*, vol. 3, Johnson Reprint Corporation, New York, 1972 [1re éd., Lexington, 1953], p. 78.

(17) Marshall McLuhan, *The Mechanical bride: folklore of industrial man* Marshall McLuhan Beacon Press, 1967, p. v.

(18) Julius Evola, *Metafisica del sesso*. Edizioni Mediterranée, Rome, 2013, p. 14-5.

(19) Eric McLuhan et Frank Zingrone (éds.), *Essential McLuhan*, BasicBooks, 1995, p. 25.

(20) Ibid., p. 20-1.

(21) ibid., p. 21. En ce qui concerne les médias, les médiums et la nature féminine, voir
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/08/19/isis-1>.

(22) Ibid., p. 22. Outre ces trois œuvres de « fiction », signalons, de Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future* (1886), dont voici le résumé de l'intrigue. « Un jeune aristocrate anglais, Lord Ewald, veut se suicider,

amoureux déçu de Miss Alicia Clary, une comédienne d'une extrême beauté mais qui a le défaut rédhibitoire d'être d'une égale sottise. Voulant sauver son ami, le « grand électricien » Edison (p. 789) lui construit un andréide (néologisme désignant un automate androïde dernier cri) qu'il nomme Miss Hadaly (« idéal » en iranien selon l'auteur), à la parfaite ressemblance de la jeune femme, essayant de convaincre le jeune Lord d'élire en son cœur ce simulacre. Hadaly est une illusion de la vie, une « électro-humaine » (p. 877), sorte d' »Idéal électrique » (p. 977) qui fonctionne grâce à l'électricité, considérée comme l'âme de l'univers, et plus mystérieusement, grâce à la suggestion et au spiritisme (liés au fluide nerveux du magnétisme animal). L'électricité et le mouvement, synonymes de vie, viennent conjurer la mort pour donner l'immortalité à l'image du désir. Si le corps de cette femme artificielle s'anime grâce aux concours de la science électrique, son âme, elle, sera mue par un esprit, Sowana, dont le pouvoir médiumnique sur le corps électrique est de « s'y incorporer elle-même et [de] l'animer de son état 'surnaturel' » (p. 1006). L'âme commande, en quelque sorte, au dispositif corporel de la machine, par l'induction nerveuse de l'électricité : il y a une sorte d'identité de substance entre ce fluide mystérieux et l'âme qui communique avec le monde des esprits. Sowana, dont on apprendra à la toute fin l'origine mystérieuse – il s'agit de l'esprit médiumnique d'une comateuse, Mistress Anderson –, ne s'incarnera définitivement dans Hadaly qu'à la seule condition que le jeune homme veuille bien l'élire, la science n'étant pas suffisante pour assurer l'illusion. » (Jean-Pierre Sirois-Trahan, 'L'Idéal électrique'. Cinéma, électricité et automate dans *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam, in Olivier Asselin, Silvestra Mariniello et Andrea Oberhuber (sous la dir.), *L'Ère électrique. The Electric Age*, Les Presses de l'Université d'Ottawa | University of Ottawa Press, 2011 p. 131-154). C'est dans *L'Ève future* que fut décrit pour la première fois le dispositif cinématographique, possiblement inventé, presque vingt ans avant que les Frères Lumière ne projettent le premier film en public, par le poète, peintre, musicien, physicien et chimiste Charles Cros (1842-1888) (voir *ibid.* ainsi que Giusy Pisano, *Une archéologie du cinéma sonore*, CNRS Editions, 2004, p. 145). Si l'auteur de cette étude n'a manifestement pas été sensible à l'ironie souveraine de cette satire du positivisme qu'est *L'Ève future*, il a bien saisi le caractère macabre que revêtait pour l'écrivain français le spectacle cinématographique.

(23) Eric McLuhan et Frank Zingrone (éds.), *op. cit.*, p. 22.

(24) Richard Cavell, *McLuhan in Space: A Cultural Geography*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2002, p. 32 et sqq.

(25) Philip Marchand, *op. cit.*, p. 118.

(26) Marshall McLuhan: *A Candid Conversation with the High Priest of Popcult and Metaphysician of Media*, *Playboy*, mars 1969.

(27) Cité in Philip Marchand, *op. cit.*, p. 119.

(28) « Assembly-line love goddess » peut se traduire par « déesse d'amour de la chaîne de montage » ou, comme nous l'avons fait, par « déesse de l'amour à la chaîne », selon que l'on décompose l'expression en « assembly-line » (chaîne de montage) et « love goddess » (« déesse de l'amour ») ou en « assembly-line love » (« amour à la chaîne ») « goddess » (« déesse »).

(29) Cité in Marshall McLuhan, *Culture Is Our Business*, Wipf & Stock, Eugene, Oregon [1re éd., Ballantine Books, 1970], p. 1-2 ; *Subliminal Seduction: Are You Being Sexually Aroused By This Picture?* a.k.a. *Ad Media's Manipulation of a Not So Innocent America*, Prentice-Hall, New York, 1974, *Information overload equals pattern recognition. Media Ad-vice : An Introduction by Marshall McLuhan*, <https://ionandbob.blogspot.com/2018/05/marshall-mcluhan-writes-ezra-pound.html>.

(30) Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*, With New Essays by W. Terrence Gordon, Elena Lamberti et Dominique Scheffel-Dunand, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2011 [1re éd., University of Toronto Press, 1962, à laquelle renverront les références suivantes à cet ouvrage], p. xii.

(31) Harold Innis, *Empire and Communications*. Oxford, Clarendon Press, 1950 ; Paul Heyer, Harold Innis, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2003, p. 46.

(32) Chargé dans les années 1950 par les autorités coloniales du Kenya d'étudier les causes de l'opposition armée acharnée des indigènes au pouvoir colonial, son enquête de terrain l'amena à la conclusion qu'ils rejetaient la modernité que les colonisateurs avaient introduite dans leur environnement. « L'essentiel de son analyse revient à faire de ce mouvement sociopolitique un phénomène psychopathologique déterminé à la fois par la personnalité des Kikuyu, elle-même étroitement liée à leur culture » non alphabétique et dominée par des formes de pensée « magique » – « et par les bouleversements psychiques collectifs occasionnés par la rencontre avec la société européenne » (Didier Fassin, *Les politiques de l'ethnopsychiatrie*, L'Homme, n° 153, janvier-mars 2000, consultable à l'adresse suivante : <http://journals.openedition.org/lhomme/14>, consulté le 30 avril 2019), dont la culture était au contraire alphabétique et rationnelle.

(33) Richard Cavell, op. cit., p. 48.

(34) Robert K. Logan, *The Extended Mind: The Emergence of Language, the Human Mind, and Culture*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2008, p. 225.

(35) « Le chasseur, déclarait-il au cours d'un entretien à l'Express en 1972, fait fonctionner ses perceptions, car il doit être capable de lire totalement son environnement ». L'Express va plus loin avec... Roland Barthes R. Laffont, 1973, p. 430.

(36) « Au XIII^e siècle, l'introduction du papier en Europe avait déjà accéléré le rythme de la correspondance et permis à un plus grand nombre d'hommes de devenir leur propre scribe. L'imprimerie facilita la standardisation des œuvres écrites en rompant avec la diversité des formes de calligraphie manuelle qui caractérisait les livres recopiés. Cette innovation technique entraîna une formidable croissance du nombre des ouvrage publiés ce qui contribua à la redécouverte des textes anciens (grecs et latins). Après les humanistes, comme Erasme de Rotterdam, Martin Luther mobilisa cette nouvelle culture classique pour réclamer une profonde réforme de l'Église chrétienne. Cette première révolution de la communication provoqua une rupture irrémédiable dans l'histoire de l'Europe. Elle bouleversa pour toujours les règles de la domination et de la résistance, car le développement des liens à distance qu'autorisait l'imprimerie étendit la chaîne des interdépendances

reliant les gens entre eux (Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France: De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Agone. En réalité, le papier était disponible en grande quantité en Europe dès le XI^e siècle: « La fabrication et l'exportation d'Égypte du papier de papyrus se soutint jusqu'à l'introduction par les Arabes du papier de coton, fabriqué d'abord à Damas, ainsi que l'indique son nom de *charta Damascena*, *bambacina* ou *bombycina* et *cuttanea*. Alors s'établit une lutte entre le papier fabriqué avec le coton et le papier fait avec le papyrus; cette lutte cessa par l'anéantissement de l'un et de l'autre lorsqu'au XI^e siècle on découvrit le moyen de fabriquer le papier avec les rebuts de chanvre et de lin broyés et réduits en pâte. Le prix de ce nouveau papier si supérieur aux précédents fut d'abord très élevé, puisque nous voyons les premières impressions (de 1457 à 1470) exécutées plutôt sur vélin que sur papier. Mais bientôt le papier, par son abondance et par la modicité de son prix, l'emporta définitivement sur le vélin qui tomba de plus en plus en désuétude. Quelque considérable qu'ait pu être la fabrication du papier, soit en papyrus, soit en coton, elle était presque nulle si on la compare à la grande production du papier fait au XI^e siècle avec des chiffons réduits en pâte, et fabriqué, feuille à feuille, par la main de l'ouvrier, production qui fut à son tour dépassée au commencement de ce siècle [XIX^e] dans une proportion non moindre, quand la main de l'homme céda son pénible labeur à ces merveilleuses et infatigables machines qui fabriquent le papier d'une longueur indéterminée, avec une rapidité telle, qu'au moyen des seules machines de nos papeteries de Sorel et du Mesnil, nous pourrions facilement, en moins d'une année, envelopper d'une feuille de papier de près de deux mètres de large la circonférence du globe » (Émile Egger, *Sur le prix du papier dans l'antiquité*, Paris, 1857, p. 20-1).. A l'ère de l'imprimerie, la lecture est un acte individuel et privé (La privatisation définitive de la lecture est un processus qui arriva à son terme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (Alexandre Wenger, *La fibre littéraire: le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Droz, Genève, 2007, p. 212, note 23)).

(37) La privatisation définitive de la lecture est un processus qui arriva à son terme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (Alexandre Wenger, *La fibre littéraire: le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle*, Droz, Genève, 2007, p. 212, note 23).

(38) Marshall McLuhan, *Understanding Media. The Extensions of Man*, McGraw Hill, NY, 1964, p. 57 (les traductions des passages cités ici sont de nous) ; voir aussi <https://evolutionofmedia342.wordpress.com>.

(39) Ibid., p. 333.

(40) L'expression de « *global village* » a bien été forgée par McLuhan. Néanmoins, dès 1948, Wyndham Lewis, sans doute encore grisé par la victoire militaire des démocraties sur l'Allemagne hitlérienne, s'était félicité, dans un de ces élans de bêtise désintéressée dont il était coutumier, de ce que, en raison des nouvelles technologies, « la Terre (était) devenue un grand village [« *one big village* »], couverte de téléphones » (*America and the Cosmic Man*, 1948, cité in Paul Ivar Hjartarson, Gregory Brian Betts et Kristine Smitka (éds.), *Counterblasting Canada: Marshall McLuhan, Wyndham Lewis, Wilfred Watson, and Sheila Watson*, The University of Alberta Press, Edmonton, 2016, p. 7). En 1943, sans doute excité par les premières défaites de la Wehrmacht, il avait déclaré à la troisième personne, dans une conférence intitulée *The Frontiers of Art* ou *The Cultural Melting Pot* : « Étant donné que, demain, la télévision de demain nous permettra d'être physiquement présents (dans notre salon, un écran pour des projections à longue distance sur l'un de ses murs) à des événements dans le monde entier : étant

donné le vaste développement, dans un proche avenir, des voyages aériens, qui aboliront les distances et les singularités : étant donné la standardisation culturelle qui en a déjà résulté et qui doit en résulter de plus en plus à l'avenir : étant donné tout cela – tous ces dispositifs technologiques et bien d'autres qui élargissent nos horizons rendent absurdes les anciennes cloisons et les portes fermées de notre habitat terrestre, Monsieur Lewis est convaincu que les cultures nationales ou nationalistes (car on en arrive toujours là) doivent disparaître » (cité in *ibid.*)

McLuhan a annoncé l'avènement du « village planétaire », en a découvert et expliqué les causes et en a décrit les conséquences, mais, contrairement à ce qui est affirmé ici et là (François Richaudeau et al. [sous la dir.], *Les sciences de l'action: Théories et pratique, Les encyclopédies du savoir moderne*, C E. P .L, Paris, 1974, p. 39.), ne l'a jamais ni célébré, ni promu. « Il y a, dit-il, plus de diversité, moins de conformité sous un même toit, dans toute famille, que dans les milliers de familles d'une même ville. Plus vous créez les conditions d'un village, plus il y a de discontinuité, de division et de diversité. Le village global garantit absolument un désaccord maximal sur tous les points. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que l'uniformité et la tranquillité étaient les propriétés du village planétaire. Il contient plus de rancune et d'envie [...] Je n'approuve pas le village planétaire. Je dis qu'on y vit (cité in Carmen Birkel, Angela Krewani et Martin Kuester, *McLuhan's Global Village Today: Transatlantic Perspectives*, Routledge, 2016, p. 41). « Quand les gens se rapprochent les uns des autres, ils deviennent de plus en plus sauvages, impatients les uns avec les autres [...] le village global est un lieu d'interactions très difficiles et de situations très abrasives » (cité in Stephanie McLuhan et David Staines [éds.], Marshall McLuhan, *Understanding Me: Lectures and Interviews*, M&S, Toronto, 2003, p. 264). « [...] la seule alternative est de comprendre tout ce qui se passe, puis de le neutraliser autant que possible, de fermer autant d'interrupteurs que possible et de les frustrer autant que possible. Je suis résolument opposé à toute innovation, à tout changement, mais je suis déterminé à comprendre ce qui se passe parce que je n'ai pas l'intention de me laisser écraser par le rouleau compresseur. Beaucoup de gens semblent penser que, si vous parlez de quelque chose de récent, vous êtes pour. Dans mon cas, c'est exactement le contraire. Si je parle de quelque chose, c'est presque certainement que j'y suis résolument opposé et il me semble que la meilleure façon de m'y opposer est de le comprendre, ce qui me permet ensuite de fermer l'interrupteur » (*ibid.*, p. 101-2).

(41) *Id. Understanding...*, p. 57.

(42) Cité in Artur Skweres, *McLuhan's Galaxies: Science Fiction Film Aesthetics in Light of Marshall McLuhan's Thought*, Springer, 2019, p. 86.

(43) Au cours de la dernière interview qu'il accorda à la télévision, McLuhan déclara : « les hommes tribaux, un de leurs sports favoris, c'est de s'entre-tuer (cité in Marcel Danes (éd.), *Encyclopedia of Media and Communication*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2013, p. 313. Quoi qu'il en soit, L'« homme tribal » n'est pas une resucée du « bon sauvage » rêvé par les jésuites au XVIIe siècle avant d'être mythifié au siècle suivant par les philosophes contractualistes (voir Olive P. Dickason, *Le mythe du sauvage*, traduit de l'anglais par Jude Des Chênes, Les Editions du Septentrion, 2003, p. 99 ; Réal Ouellet, *Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage*, Québec français, n° 123 [p. 67-70]), pas plus que la « Loi Naturelle » à laquelle McLuhan fait souvent référence positivement à partir de 1977

n'est celle des philosophes rationalistes, ni ne correspond exactement à celle de la théologie morale chrétienne. Loin d'être donc définie respectivement comme l'ensemble des règles de conduite immuables imprimées par un être suprême dans la conscience de l'homme ou de se limiter à « l'expression du sens moral originel qui permet à l'homme de discerner par la raison ce que sont le bien et le mal, la vérité et le mensonge » (Catéchisme de l'Église catholique, § 1954), elle englobe « les perceptions physiques et les croyances métaphysiques dans une harmonie cognitive dynamique. De là l'idée d'universalité des actions et des pensées humaines, que McLuhan, en dernière analyse, place dans le corps universel du Christ (Marcel Danesi, Giambattista Vico and Anglo-American Science: Philosophy and Writing, De Gruyter, Berlin et New York, p. 17), que, par contre, il laisse en dehors de ses écrits (à une exception près : « L'ordinateur [...], suggère-t-il, promet par la technologie une expérience pentecôtiste de compréhension universelle et d'unité » (Understanding..., p. 80) ; idée d'universalité des actions et des pensées humaines qui découle du préjugé selon lequel la parole, du fait que tous les hommes en sont doués et que même elle est spécifique à l'« espèce humaine », rend potentiellement tous les hommes frères et égaux ; idée dont l'émergence chez une personne persuadée de la supériorité civilisationnelle de l'oral sur l'écrit est paradoxale, car le christianisme, comme tous les abrahamismes, est avant tout, en dépit du grand cas que cette idéologie religieuse fait de la « Parole » et du « Verbe » et même si cette expression est d'origine coranique, une « religion du Livre » : « le christianisme [...] est une religion du livre dans le sens où la vérité religieuse est construite et défendue sur la base d'un ensemble de textes spécifiques auxquels est accordé une autorité absolue » (Einar Thomassen [éd.], Canon and Canonicity: The Formation and Use of Scripture, Museum Tusculanum Press, University of Copenhagen, 2010, p. 7) ; l'un des « critères les plus significatifs dans le choix des textes canoniques » est « le lien d'un écrit à la tradition apostolique et son ancienneté » (voir Marie-Françoise Baslez, Comment notre monde est devenu chrétien, Éditions CLD, Tours, 2008). Chrétien et, de plus, chrétien pratiquant, McLuhan ne pouvait pas ne pas avoir des tendances universalistes (« il écrit, à propos de la Pentecôte : « Après cette expérience, toutes les choses passées, présentes et futures sont établies dans l'esprit. La casuistique, l'éthique, la doctrine, la race – tout est transcendance » (W. Terrence Gordon, Marshall McLuhan: Escape Into Understanding, Stodart, Toronto, 1997, p. 27), ni ne pas être aussi monogéniste ; c'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'affirmation qu'il a faite à plusieurs reprises que, sous l'effet de l'électricité et de la vitesse, « l'homme redevient tribal. La famille humaine redevient une tribu unique » (voir, par exemple, Understanding..., p. 172). Toutefois, il ne concevait pas la théorie biblique de l'unité originelle du genre humain racialement.

(44) Marshall McLuhan, Understanding..., p. 57.

(45) John Fekete, « McLuhanacy: counterrevolution in cultural theory », in Gary Genosko (éd.), Marshall McLuhan: Fashion and Fortune, vol. 1, Routledge, Londres et New York, 2005, p. 64 ; . « Nous sommes aujourd'hui obligés [...] de faire ce voyage intérieur et de rencontrer le moi dans son état intérieur primitif » (Marshall McLuhan, « Love, Saturday Night », LXXXII, février 1967, p. 27, cité in ibid.) ; il ajoute : « L'accélération du mouvement de l'information a pour effet de placer tout l'inconscient humain à l'extérieur de nous-mêmes en tant qu'environnement – et donc de créer ce qui semble être à tous égards un monde fou. L'Inconscient est un monde où tout se passe en même temps, sans aucune

connexion, sans aucune raison. Nous rendons le monde extérieur aussi fou et confus que notre propre inconscient l'a toujours été ».

(46) Id., *Understanding....*, p. 92.

(47) Voir supra, note (38).

(48) A la fin des années 1950, Carothers jugeait « [I]l y a ressemblance entre le malade européen leucotomisé et le primitif africain [...] très complète » (René Collignon, *La psychiatrie coloniale française en Algérie et au Sénégal*. In *Tiers-Monde*, t. 47, n° 187, 2006. La santé mentale dans le rapport Nord-Sud [p. 527-546], p 541)..

(49) Il est clair qu'un nombre croissant de jeunes blancs se rêvent noirs, noirs ou femmes, ou peut-être les deux. Leurs idoles privilégiées, faites sur mesure par les médias, sont, artistes ou sportifs, des noirs, dont ils se plaisent à imiter la gestuelle nonchalante et envahissante, la démarche chaloupée, à singer le parler haché et les intonations lourdes. Les adolescentes blanches ne sont pas en reste. Depuis peu, sur les « réseaux sociaux », certaines d'entre elles se font passer pour des noires à grand renfort de fond de teint, de poudres en tout genre, de fers à cheveux, de séances d'UV, voire d'opérations de chirurgie esthétique (voir, au sujet de ce phénomène, qui s'appelle « blackfishing » ou « niggerfishing », Marie Jaso, « Sur Instagram, ces influenceuses blanches se font passer pour noires », 9 novembre 2018, https://www.huffingtonpost.fr/2018/11/09/niggerfishing-instagram_a_23584555/ ; voir aussi, pendant que nous en sommes aux pathologies aiguës, « Une mannequin blanche devenue noire en est convaincue: ses enfants vont naître avec une peau de couleur noire », 22 janvier 2019, <https://www.sudinfo.be/id97445/article/2019-01-22/une-mannequin-blanche-devenue-noire-en-est-convaincue-ses-enfants-vont-naître>). Les plus inconnus des noirs, auréolés du statut médiatico-administratif de « réfugiés », une fois recueillis, sous le regard obliquement bienveillant des gouvernements para-mafieux en charge des pays européens, par les innombrables organisations criminelles non gouvernementales qui sévissent dans la Méditerranée ou ailleurs, sont accueillis quasiment en sauveurs par les innombrables associations de malfaiteurs caritatives qui, subventionnées, aux frais du contribuable blanc, par ces gouvernements para-mafieux, sévissent aux quatre coins de l'Europe. Par sado-masochisme ? Il est certain que ces criminels et ces malfaiteurs blancs prennent plaisir à faire souffrir les patriotes blancs, en leur infligeant la présence de populations de couleur parasitiques dont la mentalité et la culture sont totalement étrangères à celles des peuples blancs et en permettant à ces populations parasitiques de bénéficier gratuitement de services de plus en plus nombreux que de plus en plus de patriotes blancs n'ont plus les moyens de payer. Il est également certain qu'ils recherchent la souffrance, non seulement la leur propre, en s'auto-flagellant à cause des soi-disant « crimes » qu'ils sont arrivés à s'auto-suggérer que les blancs auraient commis dans le passé contre les peuples de couleur, mais aussi celle de leur progéniture, qui, pour payer les « retraites » des millions de « réfugiés » extra-européens qui n'auront jamais travaillé ni cotisé à la Sécurité sociale dans leur « pays d'accueil », seront forcés de travailler jusqu'à, ne disons même pas 70 ou 75 ans, mais leur mort : leur mort, qui sera lente, aussi lente que, pour l'industrie pharmaceutique, juteuse, car, grâce aux miracles dysgéniques opérés par la médecine judéo-arabe sur les blancs depuis le « moyen âge » [Une bibliographie sur le sujet de l'influence de la médecine arabe sur la médecine européenne a été établie

par Danielle Jacquot, Traductions et transferts des savoirs.... Trivium 8., 2011, consultable à l'adresse suivante : <http://journals.openedition.org/trivium/3984>, consulté le 22 juillet 2019 ; voir, au sujet de l'influence de la médecine juive, particulièrement importante en gynécologie, en obstétrique, en néonatalogie et en pharmacologie, sur la médecine européenne, Ron Barkai, » L'influence de la médecine judéo-espagnole sur la médecine européenne « , in Francis Rosenstiel [éd.], Tolède et Jérusalem: tentative de symbiose entre les cultures espagnole et judaïque, traduit de l'anglais par Gérard Joulié, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1992]. « La pharmacologie est le domaine qui permet le plus de constater l'influence de l'Orient sur l'Occident au Moyen Age et même jusqu'à notre époque, du moins dans la permanence des remèdes populaires. En effet, les nombreux écrits pharmacologiques arabes ont véhiculé les connaissances de l'Antiquité et les ont multipliées par leurs innombrables observations, expériences et pratiques, et cela dans la matière médicale, la toxicologie et la thérapeutique » [Henri Loucel, Lumières arabes sur l'occident médiéval, Editions anthropos, 1978]) ; grâce aux miracles dysgéniques opérés par la médecine judéo-arabe sur les blancs depuis le « moyen âge » et aux innovations (clonage, nourriture synthétique, cryonie, robots sexuels, téléchargement de l'esprit, biométrie, etc.) inspirées par le transhumanisme (« un grand nombre des leaders du transhumanisme sont Juifs » et « Israël est à la pointe du développement technologique » (Serap Sisman-Ugur et Gulsun Kurubacak, Gulsun, Handbook of Research on Learning in the Age of Transhumanism, IGI Global; 2019, p. 111) dans les prochaines années et décennies, il sera possible de les garder en mauvaise santé jusqu'à un âge biblique. L'électrothérapie (Cecily J Partridge et Sheila S Kitchen, « Adverse Effects of Electrotherapy Used by Physiotherapists », Physiotherapy, vol. 85, n° 6 [p. 298-303] ; parmi les effets secondaires des traitements, on a constaté une plus grande sensibilité à la douleur, des brûlures, des éruptions cutanées, des nausées et des évanouissements) (stimulation nerveuse électrique transcutanée, stimulation crânienne par électrothérapie, etc.) les aidera-t-ils à mourir comme ils auront vécu, à savoir en légumes? La liste des médecines non conventionnelles, pour beaucoup fondées ou dérivées de médecines orientales ou africaines, ne cesse de s'allonger, l'état de santé général de la population d'empirer (il n'est pas rare que les enfants portent aujourd'hui des lunettes dès 3 ou 4 ans, n'est-ce pas?). Les applications thérapeutiques de l'électricité sont une des préoccupations principales de Nur Ankh Amen. Serait-ce parce que, comme le constatent un rapport de juin 2005 de l'Office contre la drogue et le crime (ONUDC), l'état de santé des Africains est mauvais ? En tout cas, il semble penser que ses compères ne sont pas encore assez nombreux sur la planète et donc en Europe en particulier, puisqu'il rêve de « ressusciter les morts en dissociant le dioxyde de carbone du corps au moyen des techniques du laser et de l'infrarouge [...] » Nous n'en avons pas fini avec la « magie noire ».

(50) Voir <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/negrified-america>.

(51) Marshall McLuhan, op. cit., p. 316.

(52) Ibid., p. 80.

(53) Didier Fassin, « Les politiques de l'ethnopsychiatrie ». In L'Homme, n° 153, janvier-mars 2000, consultable à l'adresse suivante: <http://journals.openedition.org/lhomme/14>, consulté le 30 avril 2019.

(54) Richard Cavell, *McLuhan in Space: A Cultural Geography*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2002, p. 32 et sqq., p. 48.

(55) Pour beaucoup de noirs africains, même transplantés en Europe, l'identité est tribale avant d'être nationale: « Quelquefois, déclare un Soudanais interrogé par un enquêteur, vous voulez être comme les Britanniques... Je suis Soudanais. Mais je veux dire que je ne suis pas Soudanais. Je suis de ma tribu. Vous ne pouvez pas prétendre que vous êtes Britannique. Vous êtes principalement Soudanais, mais vous êtes de telle ou telle tribu. Vous pensez encore à cette tribu ». Très significativement, une Zimbabwéenne ajoute: « J'ai toujours pensé qu'il y avait plus de tribus à Leeds qu'à Harare. » (Jacques Barou, « Les immigrés d'Afrique subsaharienne en Europe: une nouvelle diaspora? » In Revue Européenne des Migrations Internationales, vol. 28, n° 1, 2012 [p. 147-167].

(56) Lottrop Stoddard, *The Revolt against Civilization: The Menace of the under man*, Charles Scribner's Sons, New York, 1922, préface. Par « sous homme » il faut entendre aussi et peut-être même surtout le blanc dégénéré.

(57) Cité in Jean Bruhat, Lénine, Club français du livre, 1970. Lénine considérait l'électrification de l'U.R.S.S. vitale, non seulement pour la transformation économique du pays, mais aussi pour la naissance de l'« homo sovieticus ». « Bien sûr, déclara-t-il au huitième congrès des Soviets (1920), pour les masses paysannes, qui n'appartiennent pas au Parti, la lumière électrique est une lumière « contre nature »; mais ce que nous considérons contre nature, c'est que les paysans et les ouvriers aient vécu pendant des centaines de milliers d'années dans une telle arriération, la pauvreté et l'oppression sous le joug des propriétaires terriens et des capitalistes. Il n'est pas possible de sortir de cette obscurité très rapidement. Ce que nous devons maintenant essayer de faire, c'est de transformer chaque centrale électrique que nous construisons en un bastion de l'instruction qui sera utilisé pour ainsi dire pour sensibiliser les masses à l'électricité » [c'est nous qui soulignons] (cité in Raymond L Bryant, *The International Handbook of Political Ecology*, Edward Elgar Publishing, Cheltenham et Northampton, MA, 2015, p. 652) « L'électricité est ainsi envisagée comme la condition de possibilité technique de faire passer la Russie d'un pays de « petite culture » à un stade culturel beaucoup plus avancé, plus « civilisé », c'est-à-dire en mesure de reconfigurer jusqu'aux mœurs, aux mentalités, aux modes de vie quotidiens (e.g. la situation des femmes – Marcel Martinet parle à cet égard d'humanisme – 1976) et donc jusqu'à la personnalité et aux habitus des sujets sociaux, surtout chez ceux qui « ne vivent pas que de politique » (Trotsky, 1976) » (Fabien Granjon, « Vladimir Ilitch Lénine: parti, presse, culture & révolution », 16 mars 2015, <https://www.contretemps.eu/vladimir-ilitch-lenine-parti-presse-culture-revolution/>).).

(58) Toutefois, McLuhan s'était penché de près sur l'U.R.S.S.. Il n'est pas insignifiant que, comme exemple de « village planétaire » en quelque sorte avant la lettre, McLuhan ait pris l'URSS : Il cite d'abord Alexander Inkeles (*Public Opinion in Russia A Study in Mass Persuasion*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1950, p. 137) : « Aux Etats-Unis et en Angleterre, c'est à la liberté d'expression, c'est-à-dire au droit lui-même, in abstracto... En Union soviétique, par contre, c'est aux résultats de l'exercice de cette liberté que l'on porte attention et le souci de la liberté elle-même reste secondaire. C'est pour cette raison que les discussions entre délégués anglo-américains et soviétiques n'aboutissent jamais à des résultats pratiques, bien que les deux parties affirment la nécessité de la liberté de presse.

L'Américain, le plus souvent, parle de liberté d'expression, c'est-à-dire du droit de dire ou de ne pas dire certaines choses, droit qui existe, selon lui, aux Etats-Unis et n'existe pas en Union soviétique. Le délégué soviétique, lui, parle ordinairement de l'accès aux moyens d'expression plutôt qu'au droit pur et simple de s'exprimer et il soutient que cet accès, qui existe en Union soviétique, n'existe pas aux Etats-Unis » L'intérêt des Soviétiques pour les résultats pratiques des moyens d'expression est caractéristique d'une société orale où l'interdépendance résulte de l'interaction nécessaire des causes et des effets dans la totalité de la structure. Cette situation est typique d'un village et, depuis l'avènement des moyens électroniques de communication, du village global. Aussi est-ce le monde de la publicité et des relations publiques qui est le plus conscient de cette dimension nouvelle et fondamentale qu'est l'interdépendance globale. Comme en Union soviétique, on s'y préoccupe d'abord de l'accès aux moyens d'information et des résultats obtenus. On n'y fait aucun cas de l'expression personnelle et on s'y indignera d'une tentative de s'emparer d'une publicité de charbon ou de pétrole, par exemple, pour communiquer des opinions ou des sentiments personnels. De la même façon, les bureaucrates soviétiques, même alphabétisés, ne peuvent comprendre que l'on veuille utiliser à des fins personnelles les moyens de communication publics. Cette attitude ne doit rien à Marx, à Lénine ou au communisme : c'est une attitude tribale et normale dans une société de la parole. La presse soviétique est à l'U.R.S.S. ce que Madison Avenue 10 est à l'Amérique : un moyen d'orientation de la production et des processus sociaux » (cité in Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg, face à l'ère électronique : les civilisations de l'âge oral à l'imprimerie*, Mame, 1967, p. 27-8)

(59) B. W. Powe, *Marshall McLuhan and Northrop Frye: Apocalypse and Alchemy*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2014, p. 146.

(60) Nur Ankh Amen, *The Ankh: African Origin of Electromagnetism*, Nur Ankh Amen Company, Jamaica, N.Y., 1993, p. 42.

(61) « Chez la femme, la boucle de l'Ankh représente l'utérus (voir J. G. Gruhn et R. R. Kazer, *Hormonal Regulation of the Menstrual Cycle: The Evolution of Concepts*, p. 3 et planches p. 4 ; John G. Gruhn, *Historical Introduction to Gonadal Regulation of the Uterus and the Menses*, in J. B. Josimovich (éd.), *Gynecologic Endocrinology*, 4e éd., Plenum Medical Book Company, New York et Londres, 2013, p. 3, la barre transversale les trompes de Fallope, le bâton le canal génital » (Nur Ankh Amen, op. cit., p. 124) (<https://codigoocto.com/wp-content/uploads/2016/11/egyptian-ankh-electric-oscillator-nikola-tesla.jpg>). En outre, « [l]e vagin est un organe contractile composé de faisceaux musculaires lisses. Les organes contenant des muscles lisses comme l'utérus, l'intestin et la vessie possèdent une activité électromécanique sous forme d'ondes lentes et de pics d'activité rapides ou de potentiels d'action » (A. Shafik, O. El Sibai, A. A. Shafik et al., « The electrovaginogram: study of the vaginal electric activity and its role in the sexual act and disorders ». In *Archives of Gynecology and Obstetrics*, vol. 269, n° 4, mai 2004 [p 282-6]. Par ailleurs, il est connu que les femmes enceintes ressentent par moments comme des décharges électriques dans l'utérus.

Pour voir, chez l'homme, « [dans] la boucle [...] la prostate, [dans] la barre transversale les testicules, [dans] le bâton le pénis » (Ankh, p. 124), il faut faire un effort d'imagination surhumain).

(62) « La mélanine est un pigment présent dans la peau des gens de couleur et qui est produit par les cellules mélanocytaires. Les mélanocytes sont des cellules semblables à des neurones, qui produisent de la mélanine et de nombreuses protéines en réponse au rayonnement électromagnétique.

« La production de mélanine commence par la transformation en indole-5,6-quinone de la tyrosine par l'enzyme tyrosinase. La tyrosinase est une enzyme contenant du cuivre qui catalyse la transformation de la tyrosine (acide aminé) et stabilise la conformation de la structure de la mélanine.

« L'ion métallique sert d'ossature à la structure polymère de la mélanine, ce qui permet d'obtenir un complexe organométallique. L'acide aminé forme des structures, liées au peptide, avec les ions métalliques. Les ligands sont fixés aux atomes d'azote.

« Ce composé métallique complexe est la seule substance corporelle qui peut être considérée comme un semi-conducteur organique.

« Les granules de mélanine, noires et brunes et de forme ovale, forment une petite antenne dipolaire. Le champ dû à un dipôle peut induire un dipôle dans une granule de mélanine voisine.

« Les granules de mélanine, qui fonctionnent comme de minuscules yeux primitifs, forment une grande structure neuronale, dont la fonction est d'absorber et de décoder les ondes électromagnétiques. Les ordinateurs de réseau neuronaux(*) sont des machines à apprendre qui sont constituées de nombreux récepteurs qui peuvent ajuster leur poids (propriétés quantitatives) pour produire un résultat spécifique.

« Le corps des Africains contient d'énormes quantités de mélanocytes, qui, par la production de la mélanine, encodent toutes leurs expériences, afin qu'ils puissent connaître un véritable état de réalité après la mort. Au cours de leur vie, ils ont souvent des visions et sont habitués à la perception extra-sensorielle.

« La momification avait pour but de préserver la peau, qui contient un réseau neuronal de mélanine. La conductivité de la mélanine augmente avec l'âge, de telle sorte que, sur le plan spirituel, la momie de Toutankhamon est plus vivante que nous ne le sommes. Songez à cet égard à la différence d'inflammabilité entre les arbres verts vivants et le charbon.

« En tant que semi-conducteur, la mélanine a un déficit énergétique. De l'énergie doit donc être absorbée avant que les électrons puissent occuper la bande de conduction et transformer la mélanine en conducteur. Une augmentation de la conductivité augmente la sensibilité de la mélanine au monde électromagnétique des êtres éthériques, des projections astrales et des entités spirituelles.

« A basse fréquence, la conductivité de la mélanine est faible, mais, à ultra hautes fréquences (UHF), la mélanine est un supraconducteur. Le courant maximal ne circule, à cause de l'effet pelliculaire, qu'à la surface de la peau, à la fréquence de résonance ultra-haute de la mélanine.

« La mélanine est la substance la plus importante du corps humain. C'est une forme oxydée de l'acide ribonucléique, qui permet à l'organisme de coordonner la production des protéines, nécessaire à la

réparation cellulaire. Chaque fois qu'une cellule est altérée, elle est entourée de mélanine, qui agit alors comme un neurotransmetteur en coordination avec les protéines mélanocytes produites pour réparer l'ADN endommagé » (Nur Ankh Amen, p. 55-8).

« La différence de pigmentation entre les Noirs et les blancs serait [...] de 64 pour cent » (Carbonnel, Chabeuf et Coblenz, Anthropologie des métis franco-vietnamiens : Travail des laboratoires d'anthropologie de la Faculté des sciences et d'anatomie anthropologique de la Faculté de médecine de Paris, Masson & Cie, 1967, Paris.

(*) Un ordinateur neuronal est un ordinateur dont le processeur est constitué d'un ensemble de neurones biologiques ou imitant son fonctionnement. Il ne doit pas être confondu avec l'ordinateur à réseau de neurones photonique, dont le processeur imite le fonctionnement du réseau neuronal du cerveau humain et qui équipe la plupart des nouvelles puces mobiles. Naturellement, des greffes de cellules du cerveau humain avec des puces électroniques ont déjà été faites (voir <https://www.livescience.com/681-brain-cells-fused-computer-chip.html> ; http://www.nbcnews.com/id/12037941/ns/technology_and_science-science/t/brain-cells-fused-computer-chips/ ; <https://www.alphr.com/artificial-intelligence/1008289/neuro-chip-human-brain-cell-AI/>) Selon Michael Specter, « Scientists make brain cells grow », Anchorage Daily News, 4 mai 1990, la création d'une colonie de cellules cérébrales humaines qui se divisent et se développent en laboratoire remonte à 1990. Selon Jerry Bishop, « Nervy Scientists Move Toward Union Of Living Brain Cells With Microchips », Wall Street Journal, 1er février 1994, p. B3, « des chercheurs ont déclaré avoir fait un premier pas important vers la création de puces électroniques dotées de cellules cérébrales vivantes. Ils ont déclaré avoir découvert comment placer des cellules cérébrales embryonnaires à des endroits voulus sur des puces en silicium ou en verre et induire les cellules cérébrales à se développer dans les directions vouluves ». Selon Ker Than, Brain Cells Fused with Computer Chip, 27 mars 2006 (<https://www.livescience.com/681-brain-cells-fused-computer-chip.html>)

« [I]l a frontière entre les organismes vivants et les machines est devenue beaucoup plus floue. Des chercheurs européens ont mis au point des 'neuro-puces' dans lesquelles les cellules cérébrales vivantes et les circuits de silicium sont couplés ». Où ces nécromants en sont-ils de leurs recherches ? Peut-on raisonnablement voir dans ce qu'on appelle la « science » autre chose qu'une forme de magie noire ?

(63) Voir, au sujet du matriarcat, l'introduction à <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/08/19/isis-1.>

(64) Nur Ankh Amen, op. cit., p. 125.

(65) Marshall McLuhan, The Gutenberg Galaxy, p. 278-9.

(66) Ibid., p. 32.

(67) Voir Pierre-Léonard Harvey, Cyberespace and Communautique: Approbation, Groupes, Reseaux, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 54. « Communautique » n'est encore référencé dans aucun dictionnaire. Cela ne saurait tarder.

(68) Voir Matteo Ciastellardi (éd.), *Education Overload. From Total Surround to Pattern Recognition*, *International Journal of McLuhan Studies* 2012-13.

(69) Vernon Bronson, *Frame and Focus*, *The NAEB Journal*, vol. 19, n° 6, novembre-décembre 1960, p. 17.

(70) Jana Mangold, *Traffic of Metaphor: Transport and Media at the Beginning of Media Theory*, in Marion Näser-Lather et Christoph Neubert (éds.), *Traffic: Media as Infrastructures and Cultural Practices*, Brill et Rodopi, Leiden et Boston, 2015, p. 74.

(71) Cité in Vernon Bronson, op. cit., p. 18.

(72) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 4.

(73) *Ibid.*, p. 90.

(74) *Ibid.*, p. 79.

(75) *Ibid.*

(76) *Ibid.*, p. 247.

(77) *Ibid.*, p. 3.

(78) Le texte porte « *collectively and corporately* », deux adverbes qui signifient respectivement « *collectivement* » et « *corporativement* », « *relatif à une société* ». Nous les avons traduits tous deux par « *collectivement* », car, dans ce contexte, il serait absurde de rendre « *corporately* » par « *corporativement* », puisque, en français, le mot de « *corporation* » désigne strictement un ensemble de personnes exerçant la même profession, alors que, en anglais, il est synonyme de « *société (commerciale)* », « *entreprise* ». Par « *corporativement* » il faut entendre ici que les hommes, qu'ils aient un travail, soient employés ou non, formeront une même « *société* » dans le sens commercial. Ce n'est pas pour rien qu'un des ouvrages de McLuhan porte le titre de *Culture is our Business*).

à la fin du XIXe siècle, tous les hommes sont pour la première fois reliés les uns aux autres par des liens invisibles, organiquement et par extension socialement par l'énergie électrique domestique (voir Suzanne Rameix, *Corps humain et corps politique en France Statut du corps humain et métaphore organiciste de l'Etat*, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique>, exergue) et, du point de vue du psychisme, par l'énergie électrique (voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/06/29/chevaucher-le-bouc>). Dès lors, ils forment un seul et même être collectif, un seul et même corps, non seulement, comme on disait autrefois, « *mystique* », ou, comme on dit aujourd'hui, « *virtuel* », mais aussi une seule et même « *corporation* » au sens commercial. D'ailleurs, la « *théorie microbienne* » et ses applications sont pour beaucoup dans le prodigieux essor de l'industrie pharmaceutique à la fin du XIXe siècle (voir Thierry de Lestrade, *Le jeûne, une nouvelle thérapie ?* Editions La Découverte/ARTE éditions, Paris, 2015 ; Jonathan Liebenau et Michaël Robson, *L'Institut Pasteur et l'industrie pharmaceutique*, in Michel Morange (sous

la dir.), L’Institut Pasteur, Paris, Éditions La Découverte, 1991 ; Sophie Chauveau, Les origines de l’industrialisation de la pharmacie avant la Première Guerre mondiale. In Histoire, économie et société, 14^e année, n° 4, 1995 [p. 627-642]), tandis que l’électricité, en favorisant, au travers des médias électroniques, les échanges à extrême, assure le règne sans partage du commerce. Sur la plurivocité ambiguë et quasi kaléidoscopique des termes de « corps » et de « société » et de leurs dérivés nous reviendrons dans la seconde partie du Pouvoir panique, en examinant l’organicisme, théorie qui trouve son origine, contrairement à une idée reçue, dans un domaine aussi peu traditionnel que l’économie politique.

(79) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 4.

(80) Ibid., p. 61.

(81) Cité in C. Cuénot, *Nouveau Lexique Teilhard de Chardin*, Paris, Editions du Seuil, 1968, p. 183.

(82) Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955, p. 266. Chardin a senti que les « nouvelles technologies » sont les meilleures alliées qu’ait jamais eues le christianisme dans sa tentative de nivellation, d’uniformisation et, par son message fraternaliste, de métissage des races : « A l’heure présente, affirme-t-il, sur la surface entière de la Noosphère, le Christianisme représente l’Unique courant de Pensée assez audacieux et assez progressif pour embrasser pratiquement et efficacement le Monde dans un geste complet, et indéfiniment perfectible, où la foi et l’espérance se consomment en une charité. » (ibid.)

(83) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 80.

(84) Ibid.

(85) Ibid., p. 206.

(86) Ibid., p. 297.

(87) Paul Grosswiler, *The Dialectical Methods of Marshall McLuhan, Marxism and critical Theory*, in Gary Genosko (éd.), *Marshall McLuhan: Theoretical elaborations*, vol. 2, Routledge, 2005, p. 290 (l’auteur, qui est marxiste, tente de récupérer McLuhan qui, au sujet du marxisme, déclarait : « [il] est tout à fait incapable de faire face aux problèmes du XXe siècle. Les pays dits « communistes » essaient simplement d’avoir un XIXe siècle de « biens de consommation » », cité in Richard Cavell, op. cit., p. 237, note 77 ; en ce qui concerne les tentatives de récupération de l’œuvre de McLuhan par les freudiens, qui font comme s’il n’avait pas dit, par exemple, qu’« il n’est pas fructueux de parler de l’inconscient comme du domaine de l’inconnu, ou d’une zone encore plus profonde que la conscience ordinaire » ou encore que « ce que dit Freud des causes de l’homosexualité est à mourir de rire », ibid, p. 44) ; voir aussi Philip Brey, ‘Technology as Extension of Human Faculties. In Metaphysics, Epistemology, and Technology. Research in Philosophy and Technology, vol. 19. Ed. C. Mitcham, Elsevier/JAI Press, Londres, 2000.

(88) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 43.

(89) Ibid., p. 44. Cependant, dans Counterblast (1969), consultable à l'adresse suivante :

https://monoskop.org/images/d/dc/McLuhan_Marshall_1970_Counterblast.pdf, il ne fait pas cette distinction : « Au cours de notre évolution antérieure, nous avons en quelque sorte protégé notre système nerveux central, en extériorisant tel ou tel de nos organes physiques dans les outils, les habitations, les vêtements ou les villes. Mais chaque extériorisation d'un organe particulier représentait en même temps une accélération et une intensification de l'environnement général, au point que, à un certain moment, le système nerveux central a capoté. Nous sommes devenus des tortues, la carapace à l'intérieur, les organes à l'extérieur. Les tortues à carapace molle deviennent méchantes. Voilà notre condition actuelle. Mais, en s'extériorisant (ablation), tout organe s'engourdit. Le système nerveux central s'est engourdi pour survivre ; c'est-à-dire que, avec l'électronique, nous entrons dans l'âge de l'inconscient et que la conscience passe dans les organes physiques, même dans le corps politique. Lorsque le système nerveux central s'extériorise, la conscience physique s'intensifie considérablement et la conscience mentale diminue fortement.

« Le langage a été la première projection du système nerveux central. Avec le langage, nous nous sommes placés tout entiers en dehors de nous-mêmes. Nous nous sommes ensuite rétractés et nous avons commencé à couvrir nos arrières en projetant nos sens un par un en dehors de nous-mêmes : les pieds dans la roue, les poings dans le marteau, les ongles et les dents dans le couteau, les oreilles dans le tambour, les yeux dans l'écriture. Chacune (de ces extensions) a transformé les mages individuelles et collectives et a causé beaucoup de douleur et d'aliénation. » (p. 42) Il n'est donc pas question d'« une longue période d'assimilation avant que cette invention soit comprise, au sens de « prise dans l'esprit » (longue période pendant laquelle) l'esprit est engourdi, paralysé par les incohérences entre les nouvelles conditions de la vie et les anciennes structures mentales, encore profondément ancrées dans les cerveaux » (<https://www.leretourauxsources.com/blog/la-galaxie-gutenberg-marshall-mcluhan-n184>). L'engourdissement est définitif et est même aggravé par chaque nouvelle extension sensorielle.

(90) Marshall McLuhan, Understanding..., p. 149.

(91) Ibid., p. 41-2.

(92) Marshall McLuhan, A Last Look at the Tube, New York Magazine, 17 mars 1978.

(93) Virtual collective consciousness (VCC) est une expression créée par <http://www.cognitiveliberty.org> (Richard G. Boire, « On Cognitive Liberty (Part I) ». In Journal of Cognitive Liberties, vol. 1, n° 1, 2000, 1999 [p. 7-13]) et reprise par les scientifiques comportementaux Yousri Marzouki et Olivier Oullier dans un article du Huffington Post du 17 juillet 2012 intitulé : « Revolutionizing Revolutions: Virtual Collective Consciousness and the Arab Spring ». D'après eux, elle se forme quand un groupe de personnes pensent et agissent à l'unisson et partagent leurs émotions sur une plateforme de « média social ».

(94) Marshall McLuhan, Understanding..., p. 47.

(95) Ibid., p. 35. Il est pour le moins curieux que la thèse de doctorat McLuhan's Unconscious (Université Adélaïde. mai 2008) d'A. Rae

<https://digital.library.adelaide.edu.au/dspace/bitstream/2440/49671/8/02whole.pdf>), par ailleurs très

intéressante, cite quasiment tous les passages de l'œuvre de McLuhan qui font référence à la conscience, au subconscient ou à l'inconscient, sauf celui-là, qui est cardinal.

(96) Ibid., p. 35.

(97) Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy*, 1962, p. 45.

(98) Marshall McLuhan, "Media Ad-vice: An Introduction" to *Subliminal Seduction: Ad Media's Manipulation of a Not So Innocent America*, by Wilson Bryan Key, Signet Books, New York, 1973 p. vii. Cité in Marshall McLuhan, *Culture Is Our Business*, p. 1-2. Le « e », en anglais, a la particularité de se prononcer [i] devant le « v » ; de là que les deux premières syllabes du mot d'« evolution » se prononcent comme « evil ».

Un mot des considérations de McLuhan sur la violence à l'époque contemporaine : toutes les guerres ont été couvertes par les médias depuis celle du Vietnam, mais, hormis celle-ci, aucune, pour paraphraser le titre d'un célèbre ouvrage de Baudrillard, n'a eu lieu : très peu d'images des combats sont diffusées. L'argument selon lequel « la couverture elle-même n'est pas seulement une augmentation de la violence, mais une incitation à la violence » (*) – il s'agit naturellement ici de violence physique – n'est donc plus valable et ne l'est en fait pas resté très longtemps. Si la thèse très répandue que l'étalage quotidien de la violence dans les programmes télévisés et dans les jeux vidéo a le même effet était exacte, cela se saurait : les rues seraient jonchées de cadavres tous les matins. La violence médiatisée agit en réalité dans le sens contraire. Elle sert de tampon à l'hostilité et à l'agressivité entre les individus et, à ce titre, les médiums font partie des dispositifs de pacification des mœurs dont Norbert Elias fait la description du point de vue socio-historique dans « Sur le processus de civilisation », dans lequel il reste étrangement silencieux sur le rôle « civilisationnel » de la femme. Jusqu'à la fin de l'Ancien régime, il n'était pas rare qu'un fermier-général reparte bredouille et fort contusionné d'un village où il était venu percevoir l'impôt. Désormais, il y a des contribuables et c'est en ligne qu'un contribuable remplit consciencieusement, parfois avec une certaine appréhension, parfois, au contraire, avec la satisfaction du fameux « devoir citoyen » accompli, une déclaration d'impôt qui sera traitée informatiquement, depuis un bureau souvent situé à des centaines de kilomètres de chez lui, par un individu à qui il n'est demandé rien d'autre que d'appuyer sur des touches de clavier d'ordinateur et c'est électroniquement qu'il le paie, l'impôt. Il y a quelques siècles encore, tout individu était prêt à défendre ses biens et à se faire justice avec ses poings, si nécessaire. Depuis peu, le « citoyen » fait installer des caméras de surveillance chez lui, sachant que, si, cambriolé, il lui venait à l'idée de porter des coups au voleur, il se retrouverait devant les tribunaux. Le monopole de la violence, exercé d'abord par les hommes à l'exclusion des femmes et des enfants, qui n'étaient pas même autorisés à toucher des armes, puis par des spécialistes, à savoir les guerriers, toujours à l'exclusion des femmes et des enfants, c'est aujourd'hui l'État centralisé, aux mains de femmes, qu'elles le soient d'ailleurs biologiquement ou non, qui l'a.

Il est des cas, non seulement de légitime défense, mais aussi de légitime attaque. « C'est par la peau qu'on fera entrer la métaphysique dans les esprits », affirmait Artaud (*Le théâtre et son double, Œuvres complètes*, t. 4, Gallimard, 1978, p. 135). Métaphysique à part, il est certain qu'il est des êtres qui ne

retiennent une leçon que si elle est appliquée fermement, êtres qui, de par leur constitution physique, même si, à cet égard, ils ne sont pas aussi faibles et débiles qu'on veut bien le dire, n'ont pas la capacité de repousser la force par la force, lorsque celle-ci est employée contre eux par un homme : il était bien entendu dans l'intérêt des femmes de pacifier les rapports entre elles et les hommes et c'est exactement ce à quoi elles ont naturellement travaillé, dès lors que l'Église leur en a fourni les moyens, légaux et, par l'institution de la chevalerie, sociaux. Moins, comme l'avait noté de Tocqueville (voir *De la démocratie en Amérique*, avec le texte intégral du tome II, partie I, chapitres 1 à 8, Bréal, 2002, p. 39), sans cependant rattacher ce phénomène au rôle prédominant de la femme dans la formation des mœurs démocratiques, les actes d'agression physique sont nombreux, particulièrement au vu de la boucherie qui fait rage quotidiennement dans les programmes télévisés et dans les jeux vidéo, plus, étant donné que la femme est un être foncièrement sadique, la violence psychologique s'intensifie dans les rapports humains.

(*) Quelques années plus tard, McLuhan avait rejeté la vue simpliste selon laquelle il y a un rapport de cause et d'effet entre la violence à la télévision et la violence dans la vie quotidienne, comme le montre cet extrait d'une interview qu'il accorda à *L'Express* en février 1972 :

« *L'Express* : Saviez-vous qu'en France, votre nom est souvent considéré comme synonyme de capitalisme américain ?

Marshall McLuhan : Qui dit cela ?

L'Express : Des intellectuels de gauche, par exemple.

M. McLuhan : Cette équation, McLuhan = capitalisme n'a pas la moindre utilité en tant que catégorie. Ce qu'ils disent en fait, c'est que ma façon de voir le 20ème siècle est différente de la leur. Si je ne suis pas de leur côté, alors c'est que je dois être contre eux. Je n'ai rien contre le communisme, à l'exception du fait qu'il est extrêmement mélancolique. Il n'y a plus de classes sociales dans notre société ; elles n'existent tout simplement plus. Il n'est pas possible d'avoir des classes sociales avec cette vitesse instantanée, puisque le système de classes suppose que les choses restent à leur place. Que cela plaise ou non, c'est un fait. Les marxistes sont idiots. Ils fournissent à beaucoup de gens une soupe de sécurité sur le plan émotionnel, mais pas la moindre compréhension minimale de quoi que ce soit. Ce qui m'intéresse, ce sont les innovations comme telles et surtout leur effet. J'étudie ce qui se passerait si nous faisions ceci ou cela. La plupart des gens se demandent ce qui arrive à nos enfants quand ils voient la violence à la télévision. Cette question ne me préoccupe vraiment plus. Ce que j'étudie, c'est la raison pour laquelle les individus ont besoin de violence et ça n'a rien à voir avec les émissions de télé » (<http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:T1XW0-NhEcUJ:www.e-compos.org.br/e-compos/article/download/845/610+&cd=1&hl=fr&ct=clnk&gl=fr,>).

(99) Judith Fitzgerald, Marshall McLuhan, p. 113.

(100) Philip Marchand, op. cit., p. 92, p. 271.

(101) Marshall McLuhan, Guerre et paix dans le village planétaire : un inventaire de quelques situations spasmodiques courantes pourraient être supprimées par le feed-forward, Robert Laffont, 1968.

(102) Id., The Gutenberg Galaxy, p. 31.

(103) A. Iriye et P. Saunier (éds.), The Palgrave Dictionary of Transnational History: From the mid-19th century, 2016, p. 1095.

(104) Marc Chevrier, La foudre médiatique. In Liberté, vol. 41, n° 2, avril 1999 [p. 29-35], p. 31.

(105) Barrington Nevitt, Keeping Ahead of the Computer: Old Groundrules versus New Process Patterns, in Anthony Debons et Arvid G. Larson (éds.), Information Science in Action: System Design, vol. 1, Martinus Nijhoff Publishers, 1983, p. 144 ; Eric McLuhan, The Role of Thunder in Finnegans Wake, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 1997, préface.

(106) War and Peace in the Global Village : an inventory of some of the current spastic situations that could be eliminated by more feedforward, p. 4-5.

(107) « Nous nous orientalisons en faisant retour sur nous-mêmes » (cité in Stephanie McLuhan et David Staines [éds.], op. cit., p. 96).

(108) Voir Neglected Books: Take Today: The Executive as Dropout, by Marshall McLuhan & Barrington Nevitt, 30 juin 2011, <https://mcluhangalaxy.wordpress.com/2011/07/01/neglected-books-take-today-the-executive-as-dropout-by-marshall-mcluhan-barrington-nevitt/>.

(109) S. D. Neill, Reviewed Work: Take Today: The Executive as Dropout by Marshall McLuhan, Barrington Nevitt. In The Library Quarterly: Information, Community, Policy, vol. 43, n° 2, avril 1973 [p. 170-2], p. 70.

(110) Bob Hanke, McLuhan, Virilio and electric speed in the age of digital reproduction, in Gary Genosko (éd.), Marshall McLuhan: Renaissance for a wired world, vol. 3, Routledge, Londres et New York, 2005, p. 133.

(111) Ibid.

(112) Judith Fitzgerald, op. cit., p. 113. Il n'avait pas été oublié de tous. En 1969, il fut invité à la conférence du Bildeberg, à laquelle il demanda à l'assistance (probablement aux représentants états-unis en particulier) : « Pourquoi nous battons nous contre le communisme ? Nous sommes le peuple le plus communiste du monde ! » « Il n'y eut pas une seule objection », nota-t-il ensuite dans son journal (cité in Petar Jandrić, Learning in the Age of Digital Reason, Sense Publishers, 2017, p. 89). Le 19 décembre de la même année, Lennon et Ono lui rendirent visite au Centre pour la culture et la technologie de Montréal. « Ils parlèrent de la révolution. McLuhan déclara qu'elle était déjà finie. Décontenancé, Lennon demanda comment c'était possible. McLuhan répondit que le fond [voir infra, note 110] de l'électricité avait tout transformé. Lennon faisait référence à une révolution idéologique, McLuhan à une révolution de la sensibilité. Lennon le quitta perplexe » (B. W. Powe, Marshall McLuhan

and Northrop Frye: *Apocalypse and Alchemy*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 2014, p. 146).

(113) Marshall McLuhan, *McLuhan's Laws of the Media, Technology and Culture*, vol. 16, n° 1, janvier 1975 [p. 74-8] ; les quatre lois de la « tétrade » furent présentées de nouveau dans *Et Cetera*, vol. 34, n° 2, juin 1977 [p. 173-9] ; c'est sous le même titre (*The Laws of Media*), auquel fut ajouté le sous-titre « *The New Science* », que le fils de Marshall McLuhan publia en 1988 l'édition revue de *Understanding Media*, à laquelle l'éditeur avait suggéré à son père de s'atteler ; l'ouvrage est consultable à l'adresse suivante : https://monoskop.org/images/e/ec/McLuhan_Marshall_McLuhan_Eric_Laws_of_Media_The_New_Science.pdf. En fait, trois de ces quatre lois – celles de renforcement, de désuétude et de transformation – avaient déjà été mentionnées dans « Pour comprendre les médias » ainsi que dans *From Cliché to Archetype* (1970), écrit en collaboration avec le poète canadien Wilfred Watson.

(114) Marshall McLuhan et Eric McLuhan, *The Laws of Media*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo et Londres, 1988, p. 98-9 ; <https://social-epistemology.com/2012/11/11/gregory-sandstrom-laws-of-media-the-four-effects-a-mcluhan-contribution-to-social-epistemology/>, p. 168-71.

(115) Izabella Pruska Oldenhof et Robert K. Logan, *The spiral structure of Marshall McLuhan's thinking*. *Philosophies*, vol. 2, n° 4, 2017, p. 9, consultable aux adresses suivantes :

<http://openresearch.ocadu.ca/id/eprint/2213> ou

http://openresearch.ocadu.ca/id/eprint/2213/1/Oldenhof_Spiral_2018.pdf, p. 15, qui, curieusement, ne prend en compte ni la radio, ni le cinéma, ni la télévision, ni le téléphone portable. En ce qui concerne la télévision (Voir Paul Levinson, *Digital McLuhan: A Guide to the Information Millennium*, Routledge, 1999, p. 90 et sqq.), elle améliora l'image visuelle, rendit désuète la radio, se réappropria le spectacle théâtral et s'inversa en télévision numérique terrestre et, note avec humour un professeur en communication sociale, « ses cinq cents chaînes sur lesquelles il n'y a rien à voir » (Bill Kovarik, *Revolutions in Communication: Media History from Gutenberg to the Digital Age*, Bloomsbury, 2015).

(116) Marshall McLuhan, *The Invisible Environment: The Future of an Erosion*. In *Perspecta*, vol. 11, 1967 [p. 162–167]. The MIT Press.

(117) David Livingstone, *Transhumanism: The History of a Dangerous Idea*, Sabilillah Publications, 2015, p. 327.

(118) Marshall McLuhan et B. R. Powers, *The Global Village: Transformation in World Life and Media in the 21st Century*. Oxford University Press, New York, 1989, p.x.

(119) Voir Paul Levinson, op. Cit., p. 141 ; mais les Coréens, qui avaient systématisé l'usage des caractères mobiles dès le troisième tiers du XIV^e siècle, surmontèrent cette impossibilité pratique, en créant de toute pièce et en moins d'une décennie l'alphabet dit « hangul » (voir Pascal Dayez-Burgeon, *Les Coréens*, Tallandier, 2013).

(120) Marshall McLuhan et B. R. Powers, op. cit., p. 35.

(121) Eric McLuhan et Jacek Szkilarek (éds.), Marshall McLuhan. *The Medium and the Light: Reflections on Religion and Media*, 2003, Wipf & Stock, Eugene, Oregon, p. ix.

(122) Stephanie McLuhan et David Staines (éds.) op. cit., p. cvii.

(123) Marshall McLuhan et Eric McLuhan, *Media and Formal Cause*, NeoPoiesis Press, 2011.

(124) Robert K; Logan, Chapt 4 of McLuhan Misunderstood: McLuhan and Causality: Technological Determinism, Formal Cause and Emergence,

https://www.academia.edu/3776847/Chapt_4_of_McLuhan_Misunderstood_McLuhan_and_Causality_Technological_Determinism_Formal_Cause_and_Emergence.

(125) « Mais de quoi s'agit-il ?

« Un système émergent est un système composite dont les propriétés ne peuvent être dérivées des, réduites aux ou prédictes d'après les propriétés de ses composants. Un organisme vivant est émergent parce qu'il a des propriétés que les produits chimiques dont il est composé ne possèdent pas. Même l'eau sous sa forme liquide a des propriétés de tension superficielle et de liquidité que ses molécules individuelles ne possèdent pas. Et une molécule d'eau a des propriétés que ne possèdent pas les deux atomes d'hydrogène et l'atome d'oxygène qui la composent. Une société a des propriétés que ne possèdent pas les individus qui la composent. Il y a deux façons d'interpréter le terme d'émergence. Elles peuvent être appelées émergence forte et émergence faible. En ce qui concerne l'émergence forte, les propriétés d'un système composite ne peuvent pas être réduites aux propriétés de ses composants. En ce qui concerne l'émergence faible, les propriétés d'un système composite peuvent être réduites aux propriétés de ses composants. L'idée que l'ensemble est plus grand que la somme de ses parties, qui remonte à Aristote et John Stuart Mill, est en fait une forme d'émergence faible, car ces penseurs ne parlent jamais de l'irréductibilité des propriétés du système composite à celles de ses composants. Mill, par exemple, déclare correctement dans *Of the Composition of Causes* : « la combinaison chimique de deux substances produit, comme on le sait, une troisième substance dont les propriétés sont totalement différentes de celles de l'une ou l'autre des substances prises séparément, ou des deux prises ensemble. » Il est bien connu, cependant, que les propriétés chimiques des composés peuvent être réduites aux propriétés des atomes dont ils sont composés en utilisant la mécanique quantique.

« Quant à Aristote, le passage de Métaphysique où il est dit que « pour toutes les choses composées de plusieurs parties, et où le Tout qu'elles forment n'est pas simplement un amas, mais où il y a un total qui est quelque chose indépendamment des parties, il faut bien qu'il y ait une cause à l'unité qu'elles présentent. Ainsi, dans les corps, c'est tantôt le contact qui fait leur unité ; tantôt, c'est leur viscosité, ou telle autre condition analogue » n'aborde pas la question de réductibilité. Dans ses œuvres dédiées à la biologie, Aristote a (cependant) développé une notion semblable à celle d'émergence, à savoir la notion de « puissances », « suivant laquelle, chez l'homme comme chez l'animal, la forme adulte émerge de la forme jeune. (Contrairement aux théories contemporaines de l'émergence, il affirmait cependant que la forme complète est déjà présente dans l'organisme depuis le début, comme une graine ; il suffit de la faire passer de la puissance à l'acte). Aristote attribue l'émergence à des causes 'formelles', qui opèrent à travers la forme interne de l'organisme et à des causes 'finales', qui tirent l'organisme (pour ainsi dire)

vers son telos ou ‘perfection’ » (Clayton 2006, 5). L’analyse qu’il fait des causes suppose un agent, source d’une cause efficiente dont le but était la cause finale, la cause matérielle utilisant, pour atteindre cette cause finale, un modèle ou une forme existante qui jouait le rôle de cause formelle. S’agissant de phénomènes émergents, le modèle ou la forme ne sont pas connus à l’avance, car on ne peut pas prédire comment les composantes d’un système complexe vont s’auto-organiser. La façon dont les composants s’auto-organisent ne répond très certainement à aucune finalité, car le but du système, s’il en a un, ne devient apparent qu’après son émergence. De manière similaire, le modèle ou la forme du système émergent n’est connu qu’après l’émergence du système et ne peut donc pas être considéré comme une cause, mais plutôt comme un effet. Il n’y a pas de cause finale pour la même raison qu’il n’y a pas de cause efficiente – ce qui émerge n’est pas dû au principe de finalité. On pourrait soutenir que le but du système émergent est le système émergent lui-même, autrement dit que le but de l’effet est l’effet lui-même, ce qui est tautologique. En bref, ni la biologie d’Aristote ni son analyse des quatre causes ne peuvent expliquer l’émergence forte.

« Il n’y a pas de relation linéaire simple de cause à effet dans l’émergence d’un système émergent, car ses composants exercent un effet ascendant sur le système composite (les parties créent le tout) et, inversement, le système composite exerce des effets descendants sur ses composants, qui font peser des contraintes sur le comportement de ces composants. Les interactions des composants, qui mènent à l’auto-organisation du système émergent, sont non linéaires en raison de cette causalité ascendante et descendante. La causalité latérale non linéaire des composantes du système crée en fait le système émergent. Le système émergent a alors à son tour un effet descendant sur ses composants.

« Avant de comprendre la nature de la théorie de l’émergence et de la complexité, on pensait que les systèmes non linéaires complexes étaient l’exception à la règle dans la nature. Nous comprenons maintenant que la complexité est en fait la norme plutôt qu’une aberration et que la plupart des formes de causalité sont non linéaires et sans agent déterminé (soumis à la loi d’un déterminisme). Les quatre causes d’Aristote fournissent une description dans les rares cas où il y a un agent déterminé, les matériaux nécessaires et un plan ou une forme. Aux époques où les philosophes croyaient que le monde avait été créé par un démiurge, les quatre causes d’Aristote permettaient de décrire la nature de façon satisfaisante. Avec l’approche écologique que nous utilisons aujourd’hui pour décrire une bonne partie de la nature, elles sont devenues anachroniques. Ce que McLuhan, résolu à conserver certains des outils traditionnels de l’époque classique, a fait, c’est redéfinir la cause formelle dans le sens de l’inversion de la cause et de l’effet, de la figure et du fond (*). Le fond sur lequel Aristote opérait était fortement conditionné par le sens de la vue et la capacité à lire et à écrire et ne laissait aucune place au traitement simultané des informations. Il n’est donc pas surprenant que la torsion que McLuhan a fait subir à Aristote pour le mettre à jour implique l’idée d’émergence. L’approche de McLuhan de la cause et de l’effet était non linéaire, alors que celle d’Aristote était, comme celle de tout penseur visuel, linéaire ».

« Bien que McLuhan n’ait jamais abordé explicitement l’émergence, je soutiens que son approche de terrain, son inversion de la cause et de l’effet et l’interaction non linéaire de la figure et du fond qui sont les caractéristiques de la méthode de McLuhan se comprennent mieux comme une causalité descendante et ascendante entre un système émergent et ses composants et, en tant que tels, laissent entrevoir la théorie de l’émergence. Je ne suis pas le premier à suggérer un lien entre l’approche de

McLuhan et la théorie de l'émergence, ou pensée systémique. Lance Strate (2010) explore également ce lien et documente les tentatives qui ont déjà été faites dans ce sens, y compris mes propres travaux, lorsqu'il écrit « des concepts et des approches systémiques apparaissent bien dans les ouvrages d'écologie médiatique des deux dernières décennies » (voir, par exemple, Logan, 2007 ; Rushkoff, 1994, 2006 ; Strate, 2006 ; Zingrone, 2001) ». Voir également Pascal Krapf, *A la découverte de l'émergence : Comment naît la diversité des sciences*, Edilivre, 2014 et Rémy Lestienne, *Dialogues sur l'émergence*, Editions Le Pommier, 2012).

(*) Le concept de figure-fond est l'un des quatre piliers de la théorie de la perception des formes élaborée par la psychologie gestaltiste. « Cette structuration perceptive repose en 1er sur une séparation/ségrégation du champ perceptif en 2 parties bien distinctes aux propriétés différentes : l'une appelée la figure et l'autre appelée le fond. Exemple : tableau de la Joconde : la figure est Mona Lisa et le fond est un paysage très riche avec des arbres, collines. Cette ségrégation « figure-fond » est normalement évidente. Donc pour l'étudier expérimentalement on se sert de figures particulières dites ambiguës (sic) où les 2 parties du champ peuvent être alternativement figure et fond. C'est l'exemple du vase de Rubin.

« Le tout est perçu avant les parties qui le composent. Par exemple, pour un lecteur expert d'un journal quotidien, il arrive assez souvent que qu'il y ait des fautes typographiques (que certaines lettres soient erronées) et pourtant nous identifions ce mot correctement, sans avoir conscience de cette erreur graphique. Par exemple nous percevons le mot « table » à la lecture alors qu'il est écrit « tuble ». Nous identifions sans problème le mot « table » ce qui ne serait pas le cas si le tout (ici le mot) était construit à partir de la perception de chacune des lettres. Au contraire, c'est manifestement le sens du mot qui se constraint de percevoir un « a » à la place du « u ». Autrement dit, si on analyser le mot table à partir de chacune de ces lettres on se serait rendu compte qu'il y avait un « »u » à la place du « a ». Beaucoup d'illusions perceptives s'expliquent par cette prédominance du tout sur les parties qui le composent. C'est d'ailleurs le cas de la célèbre illusion de Müller-Lyer »

(https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:ypMkts7ItiMJ:https://www.coursum3.org/l_ufr-5-sciences-du-sujet-et-de-la-societe/%3Fwpdf_download_file%3D/home/ichigo1vs/www8/wp-content/uploads/cours/UFR5/D%25C3%25A9partement%2520de%2520Psychologie/l1/Psychologie%2520Cognitive/Psycho%2520Cognitive%2520Chap%25204.doc+&cd=1&hl=fr&ct=clnk&gl=fr, p. 3).

(126) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 23.

(127) Ibid. p. 32 ; id., *Counter Blast*, p. 22-3.

(128) Id., *The Gutenberg Galaxy*, p. 39.

(129) Eric McLuhan et Frank Zingrone (éds.), op. cit., p. 235-6. « Étant donné que le point de mire d'un téléviseur est le téléspectateur, la télévision nous orientalise en nous amenant à regarder en nous-mêmes » (ibid.).

(130) W. Terrence Gordon, op. cit., p. 212.

(131) « Un siècle après Flaubert, McLuhan a essayé de reprendre le combat de Bouvard et Pécuchet contre le positivisme encyclopédique de ses contemporains. Cependant, au lieu de s'attaquer comme Flaubert aux classifications et au contenu de la cognition, il s'est emparé des métaphores sensorielles pour inventer par leur opposition, deux modes perceptuels incompatibles, le théâtre infini, continu, séquentiel et statique de la perception, et le mouvement environnemental, discontinu, dynamique et global des perceptions audio-tactiles. Évidemment, lorsqu'on mesure sa définition des propriétés respectives de chaque sens aux critères de l'empirisme scientifique, les distinctions établies par McLuhan relèvent de la plus haute fantaisie, mais leur vérité poétique est plus exacte et plus efficace que tous les traités scientifiques écrits sur la question. Encore une fois, il s'agit d'une stratégie de persuasion. McLuhan réunit souvent l'oreille et le toucher. Il dit cavalièrement que la télévision, en dépit de l'évidence et du nom qu'elle porte, n'est pas un médium visuel, mais audio-tactile. Le télégraphe, la radio et le téléphone sont, chose surprenante, tenus à l'évidence de l'acoustique, mais McLuhan les emballerait volontiers dans la grande métaphore électronique qui elle, assurément, est envisagée comme un milieu audio-tactile. Ce dérèglement systématique de tous les sens énervait tellement ses collègues que l'un d'entre eux avait écrit à son intention un couplet qui enchantait sa victime : « Marshall McLuhan se mit un télescope à l'oreille. De quoi s'agit-il ?, dit-il, portant la main en visière pour renifler l'air. De toute façon, ça sent bon. » C'était à peine exagéré, car McLuhan répétait à l'envie le mot de Tony Schwartz, que « la télévision nous avait mis une oreille à la place de l'œil ». Il ne s'agissait pourtant ni d'une synesthésie à la Swedenborg, ni d'un délire rimbaldu, mais d'une observation exacte des effets et non des causes de la relation technosensorielle. Ce que McLuhan retient des métaphores sensorielles qu'il utilise, ce n'est pas leur définition, mais un élément structural de la relation que les médias entretiennent avec leurs usagers. La sensorialité spécifique de tel ou tel médium n'intéresse McLuhan qu'indirectement. Il ne confond pas le toucher et l'audition mais il ne retient de ces sens qu'un aspect qu'il juge commun aux deux et qu'il oppose à un trait complémentaire de la vision. Ici l'intervalle, caractéristique commune de la différenciation sonore et de la différenciation tactile, est opposé à la connexion linéaire, soit la continuité d'un seul tenant de la perspective visuelle » (Derrick de Kerckhove, Sources et prolongements de la pensée mcluhanienne. In Communication et langages, n° 57, 3e trimestre 1983 [p. 55-66], p. 59.

(132) Le premier à écran tactile fut commercialisé en 1972, mais, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, un compositeur canadien du nom de Hugh Le Caine (David Bertolo, *Interactions on Digital Tablets in the Context of 3D Geometry Learning*, vol. 2, Wiley, 2016, p. 63 ; *Touching the future*, The Economist, 4 septembre 2008), inventeur du synthétiseur électronique, avait doté son instrument de capteurs capacitifs pour en contrôler le timbre et le volume.

(133) Voir Pierre Grivet et Pierre Herreng, *La télévision*, PUF, 1969. Nous les suivrons dans leur description de la nature de l'image électrique.

« Le film est une suite de photos instantanées du mouvement original, prises tous les 1/25 de seconde et rangées dans l'ordre chronologique. Le film se déroule d'un mouvement rapide, pour qu'à chaque seconde 25 photos passent dans l'appareil de projection, sur un rythme compliqué : la photographie est immobile pour être projetée pendant 1/25 de seconde puis une brusque saccade l'escamote et lui substitue la suivante ; pendant ce temps très court, l'écran est obscur, le passage de la lumière est

obturé par le secteur opaque d'une sorte de disque de Talbot, que sa forme particulière a fait nommer croix de Malte. Le mécanisme nécessaire pour produire ce mouvement est très délicat, il est pourtant bien au point comme les spectateurs de cinéma le constatent communément. L'œil ne perçoit pas l'escamotage de la lumière entre deux vues : la sensation d'une image dure encore quand la suivante prend sa place (les mouvements photographiés sont assez lents pour que deux images successives soient peu différentes l'une de l'autre), l'œil les fond ensemble, et de la file d'images naît la sensation d'une image continue et mobile. Si le mouvement photographié est trop rapide, deux images consécutives du film sont alors trop différentes l'une de l'autre, l'œil les mélange bien encore en une impression unique, mais celle-ci ne donne plus l'illusion de l'objet réel, elle est floue. C'est ce qu'on remarque couramment, dans les films, pour les balles de tennis, les autos ou les avions en mouvement rapide, lorsque ces objets sont des détails accessoires dans les vues. Mais, en prenant la précaution d'accélérer la cadence, on améliore à volonté la qualité de la reproduction. La limite dans ce sens est imposée par la difficulté de construire avec précision et sécurité le mécanisme qui assure le déroulement discontinu du film. La vitesse de 128 par seconde réalisée dans les prises de vues destinées aux effets de ralenti donne la limite atteinte industriellement aujourd'hui. Ce sont les mêmes limitations qui ont empêché le développement de la télévision, avant la découverte des procédés purement électriques modernes ; car ses exigences au point de vue de cette rapidité continue sont encore plus grandes » Les mêmes techniques sont utilisées pour traiter l'image télévisuelle. « Dans les systèmes traditionnels, dits analogiques, les signaux (de radio, de télévision, etc.) sont véhiculés sous la forme d'ondes électriques continues. Avec la numérisation, ces signaux sont codés comme des suites de nombres, eux-mêmes souvent représentés en système binaire par des groupes de 0 et de 1. Le signal se compose alors d'un ensemble discontinu (discret selon le langage des scientifiques) de nombres ». « Le signal numérique n'a pas de nature physique. Il se présente sous la forme d'un message composé d'une suite de symboles, et est donc discontinu, le passage d'un symbole à un autre s'effectuant par une transition brutale » (Le signal vidéo analogique et numérique, <https://www.eyrolles.com/Chapitres/9782212110258/chap5.pdf>, p. 201).

Toujours dans les systèmes traditionnels de traitement d'images, le téléviseur reçoit 50 images (trames) par seconde. « Chaque trame étant une moitié d'image, il s'affiche sur l'écran 25 images complètes par seconde. Après numérisation de l'image entrante, les composants électroniques rapides permettent de travailler à 100 Hz. Cela signifie qu'il est possible d'utiliser deux fois les 50 demi-images. On peut alors décider soit de doubler le nombre des images – chaque image de 625 lignes va être affichée deux fois de suite -, soit de doubler le nombre de lignes par image – ont créé un écran de 1 250 lignes en dupliquant chacune des 625 lignes de la même image. La première solution, qui consiste donc à afficher 50 images par seconde (25 fois deux fois la même image), donne une meilleure stabilité à l'écran et supprime le scintillement (flicker), qui constitue l'un des principaux défauts des normes européennes [...] La seconde solution [...] permet d'éviter que l'œil ne remarque l'aspect discontinu des images de télévision » ; cependant, « un léger trait noir (reste) perceptible entre chaque ligne dans les grands écrans » (voir Frédéric Vasseur, les médias du futur, PUF, 1992).

(134) Jacques Derrida, dans un passage dont la première phrase est un clin d'œil à pour Comprendre les médias (p. 313 : « L'image télévisuelle offre au récepteur environ trois millions de points par seconde,

dont il n'accepte que quelques douzaines à chaque instant, à partir desquelles il construit une image »), écrit : « L'image télévisuelle offre au téléspectateur environ trois millions de pixels à la seconde, dont il n'accepte que quelques douzaines à la fois, par lesquelles il construit son image. Le principe de plaisir qui résulte de cette opération inconsciente et continue est à la base de l'isolement que recherche constamment le téléspectateur devant la machine à bonheur, de sorte que A. me demande constamment de me taire lorsqu'elle regarde la 7. L'isolement tend à croître démesurément ; car la conscience est sans cesse amenée à construire le sens de ce qui se présente sans jamais viser à une compréhension unifiée de ce qu'elle saisit. Tout toujours en cours, encore et encore. Un sentiment de frustration et de dépit apparaît en conséquence à l'esprit du téléspectateur au bout d'un certain laps de temps. L'esprit se fatigue et même dégoûte devant un leurre aussi subliminal. Aussi, la Métabologie doit-elle reproduire [...] ce principe de plaisir qui nous est si précieux quand on regarde la télé. Mais sur un mode entièrement différent : elle doit induire une participation de la part de l'internaute branché sur le serveur et d'autre part aiguiser la perception vers des fonctionnalités inédites. La télévision, tricot et mosaïque, n'aide pas à la mise en perspective sollicitée par le système limbique lorsqu'il prend en compte l'environnement immédiat du sujet, ni l'esprit la méthode pour le néo-cortex qui rationalise le contexte présent [...] L'image télévisuelle s'étaye des capacités d'hologrammation générale que l'ensemble du cerveau met en œuvre sans chercher à faire travailler un mode perceptif en particulier » (cité in Jean-Philippe Pastor, Jacques Derrida, ou, Le prétexte dérobé, Moon Stone Publications, 2004, p. 136 ; c'est nous qui soulignons ce passage, car il constitue une réfutation sans appel de la vue de McLuhan selon laquelle (voir supra, note 113), parce que « l'image télévisée est une mosaïque maillée, non seulement de lignes horizontales, mais de millions de minuscules points », dont « le spectateur n'est physiologiquement capable (de) capter que 50 ou 60, à partir desquels il façonne l'image » et qu'il est ainsi obligé « constamment [...] de compléter des images vagues et floues », il s'investirait « tout entier dans l'écran » et entretiendrait « un dialogue créatif constant avec l'iconoscope).

(135) Peu avant que Foucault ne publie *Surveiller et punir*, il écrivait dans cette préface : « Nécessairement, l'ère de l'information instantanée incite les hommes à de nouveaux types de recherche et de développement. C'est avant tout une ère d'enquête et d'espionnage. Car, dans l'environnement total de l'information, l'homme, en tant que chasseur, en tant qu'observateur du milieu, revient pour superviser les mondes intérieur et extérieur et tout est maintenant lié et important. »

(136) Charles R. Acland, *Swift Viewing: The Popular Life of Subliminal Influence*, Duke University Press, Durhama et Londres, 2012, p. 37-8.

(137) Marshall McLuhan, *Understanding...*, p. 228.

(138) Ibid., p. 42.

(139) Ibid., p. 47.

(140) Ibid., p. 42.

(141) Ibid., p. 43.

(142) Ibid.

(143) <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/02/28/anthony-m-ludovici>.

(144) Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2 : Pouvoir, droit, religion. Sommaires, tableau et index établis par Jean Lallot, Éditions de Minuit, 1969, p. 124.

(145) Julius Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Francke, Berne, 1959, p. 706-7.

(146) Le mot de « médiator », dont on peut « raisonnablement dater l'origine [...] en latin entre Virgile et la première traduction latine de Paul [...] traduisait (très probablement) le grec mésites, terme hérité de la gnôse de l'Asie Mineure, et que l'adoption par les Grecs de Mithra, le médiateur entre les dieux et les hommes, est au départ de l'adoption de la notion en Grèce », adoption à laquelle le christianisme n'est pas étranger. Dans le panthéon suméro-akkadien, « il faut distinguer deux sortes de médiation : l'ordinaire et l'occasionnelle. La médiation ordinaire est l'apanage du dieu personnel, celui dont on porte le nom ou auquel on a choisi de s'attacher. Il est « constamment présent, barrière infranchissable pour les démons, intercesseur ». La médiation occasionnelle est nécessaire » si le fidèle se montre négligent à l'égard de son dieu, celui-ci devient fâché, irrité, il abandonne le dévot ». Le délaissé peut prier seul son dieu personnel pour rétablir sa protection, mais il peut se tourner vers de nouveaux protecteurs à qui il va demander une médiation pour obtenir son retour en grâce. Il était aussi prévu, dans ces civilisations suméro-akkadiennes, des médiations humaines. Le médiateur naturel entre la divinité et son peuple est le roi : placé là par les dieux, il agit à la place du dieu et, dans les cérémonies liturgiques, il joue le rôle divin. Il est source de fécondité, guérisseur. C'est à lui que sont adressés les messages divins. Il est aussi le représentant du peuple auprès des dieux : au nom du peuple il confesse sa culpabilité, se lave, revêt un vêtement pur... Progressivement, surtout à Babylone, certains membres du clergé, faisant en plus fonction de devins, deviennent eux aussi des médiateurs. La comparaison des textes de médiation, de leurs dates et des temples auxquels ils appartiennent, montre que le souverain intermédiaire presqu'exclusif à l'époque sumérienne partage de plus en plus ce privilège avec le clergé. Si le roi demeure encore le principal médiateur dans l'empire néo-assyrien, il semble bien que sous la royauté néo-babylonienne il ait été supplanté dans ce rôle par le grand-prêtre. Il s'agit cependant toujours d'une médiation entre les hommes et leurs dieux, et pas entre individus » (voir Annie Cardinet, *École et Médiations*, Editions Erès, 2000 ; voir aussi id., *Médiation et Médiateur*, ces mots expriment-ils un seul concept ? Etude philologique 1ère partie. Lyon. 1-66, 1998, p. 10 et sqq. http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1998/cardinet_a/pdfAmont/cardinet_a_partie1.pdf). Dans l'Égypte et chez les Hébreux de l'antiquité, la médiation était également une notion religieuse essentielle, comme le montre cette étude.

(147) *The Merriam-Webster New Book of Word Histories*, Merriam-Webster, Inc, Publishers, Springfield, Mass, p. 302.

(148) « Un médium est une personne par l'intermédiaire de laquelle on dit que l'action d'un autre être se manifeste et se transmet par magnétisme animal, ou une personne par l'intermédiaire de laquelle on prétend que des manifestations spirituelles se produisent, en particulier une personne dont on dit

qu'elle est capable d'avoir des rapports avec les esprits des défunts » (Helena Blavatsky, Chelas and Lay Chelas, <http://www.philaletheians.co.uk>, 26 octobre 2017, p. 12).

(149) Voir Jean-Marc Broux et al., *Abécédaire de la citoyenneté*, Le Cherche Midi, 2015.

(150) Alex Goody, *Technology, Literature and Culture*, Polity, 2011, p. 9 ; par ailleurs, Poe, dans *Eureka* (Traduction par Charles Baudelaire. M. Lévy frères, 1864, p. 60) identifie électricité et conscience : « À l'électricité, — pour nous servir encore de cette désignation, — nous pouvons à bon droit rapporter les divers phénomènes physiques de lumière, de chaleur et de magnétisme ; mais nous sommes bien mieux autorisés encore à attribuer à ce principe strictement spirituel les phénomènes plus importants de vitalité, de conscience et de Pensée. »

(151) Alex Goody, op. cit., p. 8.

(152) Cité in Martin Gardner, *Did Adam and Eve Have Navels?: Debunking Pseudoscience*, W. W. Norton, 2000, p. 219.

(153) Anthony Enns, *Mesmerism and the Electric Age: From Poe to Edison*, in Martin Willis et Catherine Wynne (éds.), *Victorian Literary Mesmerism*, Rodopi, Amsterdam et New York, NY, Rodopi, 2006, p. 78.

(154) Voir Joel Martin et William J. Birnes, *Edison vs. Tesla: The Battle over Their Last Invention*, Skyhorse, 2017. Le Journal d'Edison fut publié sous le titre de *The Diary and Sundry Observations of Thomas Alva Edison* (Philosophical Library, New York, 1948 ; traduction française : *Mémoires et observations*, Flammarion, 1949), mais les pages concernées ont été omises des éditions ultérieures. Le Journal a été publié dans sa version non expurgée en 2015 par Philippe Baudoin sous le titre de *Thomas Edison, le Royaume de l'au-delà* ; voir François Albera, *Thomas Edison, le Royaume de l'au-delà*. Précédé de Philippe Baudouin, *Machines nécrophoniques*, 1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze, n° 76, 2015, consultable à l'adresse suivante : <http://journals.openedition.org/1895/5032>, consulté le 12 janvier 2019.

(155) Voir Elodie A. Roy, *Media, Materiality and Memory: Grounding the Groove*, Routledge, 2015.

(156) Citons notamment le professeur de physique allemand Ernst Senkowski (1922-2015) inventeur d'une technique pour photographier, filmer les esprits (TIC) et enregistrer leur voix. Il l'appela TransCommunication instrumentale (voir <https://www.mondenouveau.fr/la-transcommunication-instrumentale-1-la-tci-audio>). Voir Colin Andrews, avec Synthia Andrews, op. cit., chap. 12.

(157) Voir Maggi Smith-Dalton, *A History of Spiritualism and the Occult in Salem: The Rise of Witch City*, The History Press, Charleston, SC, 2012, qui souligne que Bell conduisit la plupart de ses premières expériences à Salem. Quoi qu'il en ait été de la position de Bell à ce sujet, son assistant, Thomas Watson, concevait le téléphone comme un médium dans le sens spirite (voir Avital Ronell, *The Telephone Book: Technology, Schizophrenia, Electric Speech*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1989, en particulier le chapitre Watson : Dead Cats)

(158) Caryn E. Neumann, Crookes, Sir William (1832-1919), in John Hannavy (éd.), *Encyclopedia of Nineteenth-Century Photography*, vol. 1, Routledge, Londres et New York, 2013, p. 350 ; Philip Ball, *Invisible: The Dangerous Allure of the Unseen*, The Chicago University Press, Chicago, 2015, p. 103 et sqq.

(159) Hannah Goff, *Science and the seance*, 30 août 2005, http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/magazine/4185356.stm ; voir aussi Trevor H. Hall, *The spiritualists: the story of Florence Cook and William Crookes*. Helix Press, 1963 et Alfred Russel Wallace (1866), *The Scientific Aspect of the Supernatural*, <http://people.wku.edu/charles.smith/wallace/S118A.htm> et, dans une perspective théorique, Christophe Kihm, médiums = médias. L'électricité comme champ d'attraction du mort et du vivant, http://nujus.net/~locusonus/site/symposiums/200611/200611_doc/kihm_mediums_media.pdf.

(160) Roger Lancelyn Green (éd.), *Rudyard Kipling*, Routledge, Londres et New York, 2007, p. 10.

Dans le même ordre d'idées, John Lennon déclara, au sujet de l'écriture musicale et en particulier de la composition d'une des multiples mièvreries qui ont fait son succès, la chanson *Across the Universe* : « C'est comme être possédé : comme être un médium » (« It's like being possessed: like a psychic or a medium ». Voir Peter Doggett, *The Art And Music Of John Lennon*, Wise Publications, 2005 ; Keith Richards, membre des Rolling Stones : « Nous recevons nos chansons par inspiration, comme lors d'une séance [de spiritisme] » (*Rolling Stone*, 5 mai 1977, p. 55, cité in Jonas E. Alexis, *In the Name of Education*, Xulon Press, 2007, p. 127).

(161) Voir <https://www.orau.org/ptp/collection/spinhariscopes/crookes.htm>.

(162) *Revue générale des sciences pures et appliquées*, *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 1903, p. 74.

(163) Robert F. Gorman, *Great Events from History: The 20th century*, 1901-1940, vol. 2, Salem Press, 2007, p. 666.

(164) L'histoire raconte que le terme de « plasma » a été appliqué pour la première fois à cette matière par Irving Langmuir (1881-1957), prix Nobel de chimie en 1932 et qui travailla pour General Electric Co., parce que la façon dont le plasma sanguin transporte les globules rouges et blancs lui rappela celle dont un fluide électrique transporte les électrons et les ions (Mario J. Pinheiro, *Plasma: the genesis of the word*, 2 février 2008, p. 2).

(165) Voir Yatish T. Shah, *Thermal Energy: Sources, Recovery, and Applications*, CRC Press, 2018.

(166) Laurence Winckler, *Nouveaux regards sur la vision : Enjeux, recherches, perspectives*, CLM Editeur, 2005. En réalité, les images des premiers postes de télévision étaient également « fantomatiques » (voir Philip Ball, op. cit., p. 87). « En décembre 1953, des journalistes se rendirent en grand nombre chez Jérôme E. Travers, à Long Island, pour voir le visage d'une femme inconnue qui était apparue à l'écran et qui ne voulait pas disparaître, même lorsque le poste était débranché (la famille avait tourné l'écran vers le mur, comme si elle en avait eu honte). Certains des premiers téléspectateurs, soupçonnant que

les personnages à l'écran pouvaient les voir, lorsqu'ils regardaient la télévision, refusaient de se déshabiller (devant leur poste de télévision). Ils soupçonnaient que des forces plus sinistres que le speaker souriant se cachaient derrière la lumière monochrome » (ibid., p. 87-8). Des réactions saines de ce type envers la télévision se rencontraient toujours chez certaines personnes âgées jusqu'à la fin des années 1970 en France. Voir aussi Murray Leeder, *The Modern Supernatural and the Beginnings of Cinema*, Palgrave Macmillan, 2017, dont le second chapitre, *Light and Lies: Screen Practice and (Super-)Natural Magic*, examine les ancêtres du cinéma jusqu'à la lanterne magique, mais, malheureusement, pas jusqu'à l'art nécromantique du théâtre d'ombres chinois et d'Asie du Sud-Est, sur lequel nous comptions revenir dans cette note même.

(167) Richard Noakes, *Telegraphy is an Occult Art: Cromwell Fleetwood Varley and the Diffusion of Electricity to the Other World*. In *The British Journal for the History of Science*, vol. 32, n° 4, décembre 1999 [p. 421-422], p. 422.

(168) Rod Giblett, *Sublime Communication Technologies*, Palgrave, 2008, p. 116.

(169) Katharina Rein, *Les médias et les tours de clairvoyance*, in Frank Kessler, Jean-Marc Larrue et Giusy Pisano (éds.), *Machines. Magie. Médias*, Presses Universitaires du Septentrion, p. 68.

(170) Edison, partisan du courant continu et Westinghouse, partisan du courant alternatif, se disputaient le marché de l'électricité. L'histoire raconte que le premier inventa la chaise électrique pour démontrer les dangers du courant alternatif.

(171) Christophe Kihm, op. cit., p. 167-8.

(172) Ibid., p. 166-9. Voir Jeffrey Sconce, *Haunted Media: Electronic Presence from Telegraphy to Television*, Duke University Press, Durham et Londres, 2000, dont le premier chapitre, « Mediums and Media, est disponible à l'adresse suivante :

https://monoskop.org/File:Sconce_Jeffrey_Haunted_Media_ch_1.pdf, ainsi que, du même auteur, *The Technical Delusion: Electronics, Power, Insanity Door*, Duke University Press, 2019. qui traite des « délires de persécution électronique [...] [,] un symptôme prépondérant de la psychose depuis plus de deux cents ans [...]. Jeffrey Sconce retrace l'histoire et la prolifération continue de ce phénomène depuis ses origines, chez les Lumières, jusqu'à notre ère d'interconnectivité mondiale. Alors que les psychiatres rejettent généralement ces délires de contrôle électronique comme arbitraires ou comme de simples reflets de la vie moderne, Sconce démontre que l'histoire de l'électronique, du pouvoir et de la folie entretiennent des rapports plus complexes et plus étroits. Sconce analyse, à partir d'un large éventail d'études de cas psychologiques, d'ouvrages littéraires, de procès et de médias populaires, les processus matériels et sociaux qui ont façonné les délires de contamination électronique, d'implantation, de télépathie, de surveillance et d'immersion. De l'ère de la télégraphie à notre époque numérique, les médias sont apparus dans ces délires et sont devenus le lieu privilégié pour imaginer la fusion du pouvoir électronique et du pouvoir politique ; ils ont servi de canal paranoïaque entre le corps et le corps politique. Sconce soutient que, dans l'avenir, ce symptôme deviendra de plus en plus difficile à isoler, d'autant plus que des pouvoirs éloignés et souvent secrets travaillent à intégrer toujours

davantage les corps, l'électronique et l'information » (<https://www.dukeupress.edu/the-technical-delusion>).